

# LES DÉFAILLANCES DES PÈRES

## Avertissement

Les pages qui suivent constituent la troisième partie de tout un travail sur la paternité. Il est préférable d'avoir lu auparavant les deux autres parties.

La première est une méditation sur la **paternité de Dieu**, essentiellement à partir de deux textes fondamentaux : Ephésiens 1,3-10 et Osée 11,1-11, mais aussi d'autres textes de la Parole de Dieu. Cf. *Dieu est notre Père*, sur mon site à l'onglet FOI.

La seconde partie expose la **vocation du père** qui en découle, en prenant appui sur l'enseignement de l'Eglise et de penseurs contemporains. Cf. *Grandeur de la paternité*, sur mon site à l'onglet MARIAGE.

Dans mon livre *Comment réussir sa paternité*, paru aux éditions des Béatitudes en 2012, chacun des six chapitres évoque successivement la paternité de Dieu, la paternité humaine selon Dieu, puis les défaillances des pères et un chemin de guérison.

Le présent document reprend ce livre, mais est enrichi de l'apport d'un chapitre qui n'a pas été publié.

## TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE .....	p.3
• Mon expérience de la paternité	
INTRODUCTION.....	p.4
• Une société sans pères	
• Le retour au Père	
• Redécouvrir ce que c'est qu'être père	
• Des pères faibles, blessés, pécheurs	
• Un chemin de guérison	
Ch. I -. AVANT LA CONCEPTION : LE PÈRE DÉSIRE L'ENFANT	
<u>Les défaillances du désir paternel.....</u>	<u>p.9</u>
• Des désirs blessés	
• L'absence de désir due à un refus	

## Ch. II - LA CONCEPTION : LE PÈRE ENGENDRE L'ENFANT

### L'héritage empoisonné .....p.12

- Le péché originel
- Les conséquences de l'occultisme
- Les tares physiques
- Les tares psychiques, le transgénérationnel
- Les blessures occasionnées par le père à la conception
- Les blessures occasionnées par le père durant la grossesse
- Les répercussions sur l'image que l'enfant aura de Dieu

## Ch. III - LA NAISSANCE : LE PÈRE RECONNAÎT L'ENFANT

### Les défaillances du père à la naissance .....p.18

- Le non accueil de l'enfant
- Le père absent

## CH. IV – LE PÈRE AIME SON ENFANT

### Quand l'amour manque ou est perverti .....p.21

- Le manque d'amour
- L'absence du père
- Les conséquences négatives de l'absence des pères
- La perversion de l'amour : l'inceste

## CH. V – LE PÈRE NOURRIT SON ENFANT

### Les défaillances paternelles .....p.27

## CH. VI - LE PÈRE INDIQUE LES VALEURS ET DONNE LA LOI

### Les défaillances paternelles .....p.29

- Les défaillances par rapport aux interdits fondamentaux
- Les défaillances par rapport à l'autorité ; la violence paternelle
- Les défaillances dans la transmission des valeurs
- Les défaillances par rapport à la formation spirituelle

## CH. VII – LE PÈRE FAIT MISÉRICORDE ET PARDONNE

### Les défaillances paternelles .....p.37

- La justice sans la miséricorde
- La miséricorde sans la justice

## PROLOGUE

### Mon expérience de la paternité

L'expérience de la paternité est universelle. Pour moi elle a commencé en 1948 dans le village finistérien où je suis né. Mon père était orphelin de père et fils unique, si bien qu'il portait des blessures qui ont rejailli sur son attitude envers ses enfants.

Huit jours après ma naissance j'ai été baptisé, et suis ainsi devenu enfant de Dieu. Mes parents, catholiques pratiquants, m'ont inscrit au catéchisme et m'ont emmené régulièrement à la messe, mais ils n'ont pas su me faire découvrir le Père. A l'époque préconciliaire, la religion était plutôt vécue comme un ensemble de préceptes moraux qu'il fallait observer le mieux possible.

Il en a été de même dans les écoles chrétiennes où j'ai été éduqué.

A l'adolescence, très déçu par mon père, j'ai perdu confiance en lui, me suis renfermé sur moi-même et suis devenu très malheureux. Je n'ai pas trouvé alors, auprès des prêtres de mon lycée, la compréhension et l'aide dont j'aurais eu besoin.

Après le bac, j'ai préparé le professorat de Lettres classiques, et suis devenu enseignant, métier qui, de par sa dimension éducative, n'est pas sans rapport avec la paternité.

Je me suis marié en 1970 et suis bientôt devenu père d'un garçon qui m'a apporté beaucoup de joie. Mais, comme beaucoup de soixante-huitards, j'étais plutôt un père copain.

Puis est venu le temps de l'épreuve : mon deuxième fils a été traumatisé à l'accouchement et en est resté handicapé. Cela a entraîné une grave crise et l'éclatement de mon couple en 1978.

Depuis quelques années j'avais abandonné la pratique religieuse, et ma foi s'était endormie. J'ai alors éprouvé le besoin d'aller faire le point à l'abbaye de Timadeuc (Morbihan). Là j'ai été accueilli par un moine qui a été pour moi une figure paternelle, et ai vécu un retour au Père.

Aussitôt après j'ai rencontré le Renouveau Charismatique. C'est lui qui m'a fait découvrir comment Dieu peut nous aider à vivre un chemin de guérison intérieure. En lisant le livre de Michael Scanlan sur ce sujet, j'ai compris que je devais d'abord pardonner à mon père son attitude envers moi. C'est ce que j'ai fait aussitôt dans le sacrement de réconciliation, et j'ai reçu en même temps une forte effusion de l'Esprit Saint.

Celle-ci m'a permis de découvrir la miséricorde du Père envers moi, et son Amour a commencé à me reconstruire. Du coup ma relation avec mes enfants et avec mes élèves s'en est trouvée progressivement améliorée.

Depuis plus de trente ans je continue à approfondir ma relation avec le Père, que Jésus nous invite même à oser appeler « Papa ». Je poursuis mon chemin de guérison intérieure ; et j'essaye de témoigner de la miséricorde infinie de notre Père, notamment au sein du groupe de prière dont on m'a confié la responsabilité.

Nous avons organisé des réunions comportant un temps d'enseignement et un temps de prière centrés sur l'accueil de Dieu Père et sur la guérison des blessures reçues dans notre relation avec notre père de la terre. Ce furent des temps bénis, et c'est de là qu'est née l'idée de ce livre, qui a pour but de partager à un plus grand nombre les trésors dont le cœur du Père est rempli, et qu'il veut déverser dans le cœur de ses enfants bien-aimés.

## INTRODUCTION

### Une société sans pères

Une méditation et une réflexion sur la paternité sont devenues d'autant plus nécessaires que nous avons assisté au XXe siècle à une remise en cause radicale de la paternité. Cela a commencé à la fin du XIXe siècle avec S. Freud et la critique psychanalytique, K. Marx et la critique marxiste, F. Nietzsche et la critique individualiste (1). Celles-ci ont conduit à l'explosion de 1968 qui a été une catastrophique remise en cause de la paternité, non seulement dans ses formes caricaturales, mais dans son principe même.

Cela a eu des conséquences dramatiques dans les familles où, faute d'heureux pères, les jeunes n'ont plus de repères ; à l'école où les élèves ont de plus en plus de mal à supporter l'autorité des enseignants (je l'ai expérimenté, et ai vu la situation se dégrader au fils des années) ; dans la société, et en particulier dans les médias, où le leitmotiv est : « faites-vous plaisir », - comme des adolescents immatures déconnectés de la réalité -. « Nous sommes dans une société incestueuse qui a perdu le sens de la paternité et de la filiation, déplore T. Anatrella : on ne fait pas la différence dans la vie affective et sexuelle entre les adultes et les jeunes. On s'esclaffe quand un Gainsbourg chante un hymne à l'inceste avec sa fille. » (2)

Cette crise a gagné également l'Eglise. Cela est visible tout particulièrement dans la critique du Pape et de l'institution sur un certain nombre de points sensibles. Mais, plus largement, la sensibilité religieuse des chrétiens, surtout en Occident, en a été marquée. Alors que l'eucharistie est tout entière orientée vers le Père, les chrétiens « modernes » se tournent principalement vers Jésus, et sont plus sensibles à son message de transformation sociale qu'à sa mission de Sauveur venu nous rendre toute notre dignité d'enfant de Dieu !

Peut-être est-ce pour cela que les gens, orphelins du Père, se tournent vers les guérisseurs pour être soulagés de leurs maux ; vers les devins pour être rassurés quant à leur avenir ; vers le spiritisme pour savoir ce qui se passe après la mort ; vers les gourous dans toutes sortes de groupements spirituels d'inspiration orientale ou dans les sectes. Et tout cela au détriment de leur véritable bonheur.

Déjà il y a longtemps le prophète Jérémie se faisait l'écho de la plainte de Dieu : « *Mon peuple a commis deux crimes : ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes lézardées qui ne tiennent pas l'eau.* » (Jr 2.13). Et le Seigneur, par la bouche du prophète Joël, leur lance cet appel : « *Revenez à moi de tout votre cœur (...). Revenez au Seigneur votre Dieu (votre Père), car il est tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour.* » (Jl 2,12-13)

### Le retour au Père

Jésus y invite dans la magnifique parabole dite « de l'enfant prodigue », que l'on préfère parfois appeler « de la miséricorde du Père » (3). C'est ce que nous ferons dans la première partie de chaque chapitre de ce livre

(1) cf. G. Gennari, article « Fils de Dieu », dans le *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Cerf 1983, p 433-434 (2) Tony Anatrella, psychanalyste, dans *Gros plan sur l'adolescence*. Chalet 1992, p 51.

(3) Lc 15, 11-32

Pour découvrir qui est le Père, « il n'est pas inutile de purifier humblement notre cœur de certaines fausses images de ce monde-ci. (...) La purification du cœur concerne les images paternelles ou maternelles, issues de notre histoire personnelle et culturelle, et qui influencent notre relation à Dieu. Dieu notre Père transcende les catégories du monde créé. Transposer sur lui, ou contre lui, nos idées en ce domaine serait fabriquer des idoles, à adorer ou à abattre. » (4)

Dans les critiques de la paternité évoquées plus haut, nous devons retenir ce qui était juste pour écarter les fausses images de Dieu (le Père n'est pas Jupiter, ni un papa gâteau !) et pour devenir capables d'accueillir la révélation du vrai visage du Père.

Cela est possible car, devant la faiblesse de notre intelligence et l'obscurcissement de notre cœur par le péché, Dieu a pris lui-même l'initiative de se révéler aux hommes. « Il a plu à Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, de se révéler en personne et de faire connaître le mystère de sa volonté (cf. Ep 1,9) ; grâce à celui-ci, les hommes, par le Christ, le Verbe fait chair, accèdent, dans l'Esprit Saint, auprès du Père, et sont rendus participants de la nature divine (cf. Ep 2,18 ; 2 P 1,4). » (5)

La révélation du Père a commencé dans l'Ancien Testament (6), mais a été faite en plénitude par Jésus, le Fils de Dieu fait homme. « *Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé* » (Jn 1,18). (7) « Toute la vie du Christ est révélation du Père : ses paroles et ses actes, ses silences et ses souffrances, sa manière d'être et de parler. Jésus peut dire : « *Qui me voit voit le Père* » (Jn 14,9), et le Père : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le* » (Lc 9,35). Notre Seigneur s'étant fait homme pour accomplir la volonté du Père, les moindres traits de ses mystères nous manifestent « *l'amour de Dieu pour nous* » (1 Jn 4,9). » (8)

La révélation du Père a été transmise par Jésus aux apôtres et à l'Eglise. « Le Christ Seigneur, en qui s'achève toute la révélation du Dieu très-haut (cf. 2 Co 1,30 ; 3,16-4,6), ayant accompli lui-même et proclamé de sa bouche l'Evangile d'abord promis par les prophètes, ordonna à ses apôtres de le prêcher à tous comme la source de toute vérité salutaire et de toute règle morale, en leur communiquant les dons divins (cf. Mt 28,19-20 et Mc 16,15). » (9)

L'Eglise est dépositaire du trésor de la Parole de Dieu, et c'est elle qui est garante de la juste interprétation de celle-ci, grâce à l'assistance du Saint-Esprit. C'est pourquoi, pour découvrir le Père, il nous faut constamment revenir à la Bible, spécialement à l'Evangile, et à l'enseignement de l'Eglise.

Dans celui-ci, nous pouvons faire une place de choix au Catéchisme de l'Eglise Catholique. C'est une véritable mine de pierres précieuses pour ceux qui veulent devenir adultes dans la foi ! Il est truffé de citations bibliques (l'index des références de celles-ci occupe 30 pages !), de citations des Pères de l'Eglise, des saints ou d'écrivains ecclésiastiques (9 pages de références), de citations des conciles, de documents pontificaux ou ecclésiaux (15 pages de références). Quand je l'ai lu intégralement pour la première fois, j'en ai été émerveillé !

Lorsque l'Eglise nous transmet la révélation du Père, c'est pour nous permettre de le connaître en vérité, d'entrer dans une relation vraiment filiale avec lui.

(4) *Catéchisme de l'Eglise Catholique* (CEC) n°2779 (5) Vatican II, *Constitution sur la Révélation Dei Verbum*, n°2 (6) *Ibid.* 3 et 14-15 (7) Saint Jean est l'évangéliste qui met le plus en lumière la révélation du Père par Jésus. Alors que, dans l'Ancien Testament, Dieu est appelé Père 14 fois, il l'est 109 fois dans les écrits de Saint Jean ! (8) CEC 516 (9) *Constitution sur la Révélation divine* n°7

Mais nous ne pouvons pas parvenir à la vérité tout entière sans l'assistance de l'Esprit Saint. Celui-ci, Jésus nous l'a promis avant sa passion (cf. Jn 16,13) ; ressuscité il l'a communiqué à ses apôtres (cf. Jn 20,22 ; Ac 2). Au baptême, plongés dans la mort et la résurrection de Jésus, nous avons reçu l'Esprit Saint et sommes devenus enfants du Père. Grâce aux dons d'intelligence (cf. 1 Jn 5,20) et de sagesse (cf. Ep 1,17-18), nous pouvons connaître notre Père et goûter combien il est bon. C'est ce qu'expérimentent beaucoup de ceux qui vivent une nouvelle effusion de l'Esprit Saint dans le Renouveau Charismatique. C'est ce à quoi tout baptisé est appelé.

Aussi, amis lecteurs, « *Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père à qui appartient la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le révèle et vous le fasse vraiment connaître ; qu'il ouvre votre cœur à sa lumière, pour que vous sachiez quelle espérance vous donne son appel, (...) quelle immense puissance il a déployée en notre faveur à nous les croyants ; son énergie, sa force toute puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les cieux* » (Ep 1,17-20).

## Redécouvrir ce que c'est qu'être père

Saint Paul, à qui le mystère de la paternité de Dieu a été révélé de façon exceptionnelle, *fléchit les genoux devant le Père, de qui toute paternité tient son nom, au ciel et sur la terre (Ep 3,14)*. C'est en contemplant la paternité de Dieu que nous pourrions comprendre ce que doit être la paternité humaine, par-delà toutes les critiques dont elle a fait l'objet.

La paternité est d'abord un merveilleux mystère car, alors que les anges ne sont pas pères, c'est Dieu qui a voulu que les hommes le soient, et deviennent ainsi de vivantes images de l'unique Père des cieux. En créant l'homme – homme et femme – à son image, Dieu a voulu que le couple vive un mystère d'amour et de fécondité qui trouve sa source dans la Sainte Trinité et qui est le reflet de ce qui se vit au sein de celle-ci !

En Dieu, ce qu'il y a de plus intime et de plus profond, c'est sa paternité. Dieu est Père : C'est son nom, et c'est son être. Or, dans son infinie sagesse, il a voulu que l'homme participe à sa paternité, dans un mystère de communion d'amour avec son épouse qui, elle, dans sa maternité, participe aussi à la fécondité de Dieu. C'est pourquoi, dit le Père Marie-Dominique Philippe, « la procréation a quelque chose de sacré : (...) l'homme reçoit la femme de Dieu ; et cela pour qu'ils puissent réaliser ensemble une œuvre qui les dépasse, dont ils sont responsables, dépositaires ; cette œuvre est la famille, qui va se réaliser par la procréation. L'homme est le chef-d'œuvre de l'univers. » (10)

Puisque c'est Dieu qui a confié à l'homme la mission de devenir père, c'est lui aussi qui, par son exemple donné dans la Bible, enseigne à l'homme comment devenir père à son image. Après avoir médité la Parole de Dieu, et en nous appuyant sur l'enseignement de l'Eglise, nous découvrirons dans chaque chapitre quelques repères pour ceux qui veulent vivre leur paternité comme le Père, c'est-à-dire à sa ressemblance et avec sa grâce. (11)

(10) P. M.-D. Philippe, *Au cœur de l'amour*, Le Sarmant Fayard 1987, p.16

(11) Cf. sur mon site à l'onglet PATERNITÉ : *Grandeur de la paternité*

## Des pères faibles, blessés, pécheurs

Malheureusement la perfection n'est pas de ce monde, car nous sommes tous plus ou moins faibles, plus ou moins blessés, et plus ou moins pécheurs. « Les pères d'ici bas, a écrit le Cardinal Danneels, ne sont que des images brisées ou encrassées de ce qu'est la paternité de Dieu. (...) Ces derniers temps, elles le sont même de plus en plus. » (12)

Dans les pires cas, nous pouvons même affirmer que l'image de Dieu disparaît du miroir, pour faire place au visage grimaçant de Satan. Quand des pères commettent l'inceste sur leur fille, ou battent sadiquement leur enfant, non seulement ils blessent celui-ci de façon abominable, mais en plus ils l'empêchent de découvrir la tendresse miséricordieuse de leur Père des cieux !

Dans chaque chapitre nous évoquerons ces défaillances ou ces crimes des pères envers leurs enfants – ce sont les passages regroupés dans le présent document -, pour les présenter à la miséricorde de Jésus qui, dans sa passion, a pris sur lui toutes nos blessures et tous nos péchés, et qui, aujourd'hui, veut guérir ses frères et sœurs blessés pour les conduire à son Père qui est aussi notre Père (cf. Jn 20,17).

## Un chemin de guérison

Oui, aujourd'hui encore Jésus est à la recherche de ses brebis perdues ou blessées pour les ramener vers Dieu. Et « le Père céleste, affirme le Cardinal Danneels, s'occupe de restaurer la paternité terrestre des hommes, de la cicatriser, et de la guérir. (...) En prenant pour exemple l'icône du vrai Père, telle que Jésus nous l'a fait connaître, notre image paternelle détériorée d'ici-bas peut être restaurée, guérie de ses blessures. » (13)

Personnellement, après ma conversion il y a trente ans, j'ai commencé à l'expérimenter. Et depuis je n'ai cessé de m'intéresser à la manière dont Dieu s'y prend pour nous guérir intérieurement. Sans méconnaître l'apport très précieux de la psychologie, je mettrai donc en lumière surtout l'importance du retour au Père pour progresser sur ce chemin, et explorerai les trésors que l'Eglise met à notre disposition pour que nous vivions certaines étapes essentielles pour notre restauration intérieure.

A la fin de chaque chapitre seront proposées des pistes qui permettent d'avancer sur ce chemin de guérison (14). Celle-ci requiert notre collaboration active pour que nous accueillions la grâce du Père qui veut notre bien. C'est pourquoi seront proposées aussi quelques Paroles de Dieu et quelques prières qui peuvent nous aider à recevoir la miséricorde de notre Père.

Celui-ci veut faire de grandes choses pour ceux qui mettent leur confiance en lui. Lui qui a créé l'homme, et qui lui a fait le don de la paternité, il ne pourrait pas restaurer son ouvrage si son enfant le lui demande avec foi ? Il a ressuscité son Fils, et il nous donne part à la résurrection de Jésus : il n'y a rien d'impossible pour lui ! (15)

(12) Cardinal G. Danneels, *le Père*, Paroles de vie Noël 1998, p.3

(13) Ibid. p.5

(14) Toutes ces pistes sont regroupées dans le document *Pour les pères – Chemin de guérison intérieure*, sur mon site à l'onglet RESTAURATION INTÉRIEURE.

(15) Cf. Lc 1,37 ; Ep 3, 20

## Aux lectrices

Lorsque j'ai fait lire mon manuscrit à Betty, une amie de mon groupe de prière qui vit une situation familiale difficile (mari malade ; ado révolté), elle l'a dévoré, puis m'a fait part de son heureuse surprise : à priori elle pensait que ce livre était destiné aux pères, mais elle s'est rendu compte qu'il était aussi pour elle, et sa lecture l'a « touchée, consolée, réconfortée ».

« Mon père biologique, m'écrivait-elle, a été absent de ma vie depuis que je suis née. Petite, je me suis posé tant de questions à son sujet : « Où est-il ? Que fait-il ? Quels sont son physique, ses goûts, son tempérament ? » Aujourd'hui il n'est plus. Je ne l'ai jamais vu et je ne le verrai jamais...

« Dieu notre Père, je ne l'ai jamais vu non plus, mais à plusieurs reprises il m'a saisie de sa présence, et m'a accordé des grâces sensibles. Aujourd'hui encore il connaît toutes nos imperfections et nos blessures. Si nous le lui demandons avec confiance, il nous répond, parce que nous sommes ses enfants choisis et aimés.

« En lisant ce livre, j'ai cru renaître, mais cette fois-ci avec un Père attentionné, aimant, consolant. Je sens qu'il m'accompagne pour que je ne tombe pas. Je le sens à mes côtés, prêt à me relever. Sentir sa présence me donne la paix, la joie. Son Amour de Père miséricordieux à l'infini me comble, me fait grandir. Aujourd'hui j'ai un papa, un Vrai Papa ; je ne le vois pas, mais un jour peut-être... Mon Père, je t'adore et je m'abandonne à toi. »

Amies lectrices, vous êtes toutes filles bien-aimées du Père (cf. la première partie de chaque chapitre). Vous avez toutes eu un père qui avait vocation à vous révéler la tendresse du Père. Peut-être l'a-t-il fait (cf. la deuxième partie de chaque chapitre) ; et, si vous êtes mariées et mères de famille, votre mari a besoin de vous pour assumer pleinement sa responsabilité paternelle. Si malheureusement vous avez été blessées, peut-être gravement, par votre père (cf. la troisième partie de chaque chapitre), puissiez-vous trouver dans le quatrième point de chaque chapitre des pistes bénéfiques pour vivre un chemin de guérison intérieure.

En lisant certains passages, vous vous direz peut-être : c'est valable aussi pour la mère ! Vous avez tout-à-fait raison ; mais j'ai choisi, dans ce livre, de centrer mon propos sur le père, sans ignorer le rôle tout aussi essentiel de la mère. Cependant, sur bien des points, il est facile de transposer les réflexions de ce livre, et de les transposer, mutatis mutandis, à la relation avec la mère !

# CH. I - AVANT LA CONCEPTION : LE PÈRE DÉSIRE L'ENFANT

## LES DÉFAILLANCES DU DÉSIR PATERNEL

L'époux qui veut devenir père est invité à unir son désir à celui du Père éternel. Or ce n'est pas souvent le cas. Tout d'abord parce que l'immense majorité de nos contemporains n'ont pas la foi.

En outre, lorsque les époux s'unissent, ils ne le font pas forcément avec le clair désir d'avoir un enfant. C'est pourquoi, constate Laurence Pernoud, « s'il y a des hommes qui se sentent pères dès le jour de la conception, il y en a pour qui la révélation se produit le jour de la première échographie. Il y en a qui découvrent la paternité en prenant pour la première fois leur enfant dans les bras. Il y en a qui ne prennent vraiment conscience de leur paternité que plusieurs mois après la naissance. » (25)

Dans la plupart de ces cas, le désir n'est peut-être pas présent au départ ; mais si l'époux, en apprenant qu'il est père, s'en réjouit et accueille l'enfant, l'essentiel est sauf pour le bébé et pour la maman. Des chercheurs se sont penchés sur le désir masculin, et en ont conclu que la force du désir d'enfant n'a pas d'incidence sur les qualités du futur papa.

### Des désirs blessés

Certains époux ont parfois mal vécu leurs relations avec leurs propres parents, si bien qu'ils portent en eux des blessures profondes et des troubles d'identité. Leur désir d'enfant est alors porteur d'attentes inconscientes qui peuvent devenir préjudiciables à l'épanouissement futur de l'enfant. T. Anatrella le déplore :

« L'enfant est voulu non pas pour lui-même, mais comme le moyen de se rassurer soi-même, de se valoriser, de combler ce qui manque à son narcissisme...de façon tout-à-fait illusoire ! Cette perversion du désir d'enfant s'accompagne d'une difficulté à se situer comme parents : non pas en adultes, mais comme amis, voire comme copains. Des relations de miroir qui élaborent des personnalités fragiles. » (26)

L'une des formes que prend cette perversion du désir d'enfant, c'est le fait de vouloir un enfant de sexe masculin ou féminin, en excluant l'autre sexe. Cela peut blesser profondément l'enfant. Nelly Astelli en donne un témoignage :

Pendant une retraite de guérison intérieure, un homme d'une quarantaine d'années se trouvait très mal. Alors Dieu lui a révélé la nature et la profondeur de sa blessure. Il en témoigne : « Je me suis adressé au Père et lui ai demandé : « Et toi, Père, m'as-tu désiré à travers les âges ? » J'ai senti qu'un feu intense me brûlait les entrailles ; les larmes coulaient. Je me suis soudain rendu compte que je n'avais pas été désiré par mes parents. Ils désiraient une fille, et moi, dans le sein de ma mère, je savais que j'étais un garçon. Mon père ne désirait pas de garçon car son enfance avait été très dure ; il avait vécu au milieu de cinq frères aînés qui avaient abusé de leur autorité à son égard. Il désirait tellement avoir une sœur. »

(25) Laurence Pernoud, *J'attends un enfant*, Horay 2009 p. 36

(26) Tony Anatrella, dans *Gros plan sur l'adolescence*, p.49

Le Père a visité la blessure de cet homme qui trouvait son origine dans le désir blessé de son père. Il lui a donné la grâce de comprendre son père, et de lui pardonner. Cette grâce de guérison intérieure a transformé sa vie. (27)

### **L'absence de désir due à un refus**

Déjà au sein du couple il arrive qu'un enfant soit conçu sans que ses parents l'aient désiré. Dans les meilleurs des cas, si le couple accueille le bébé comme un don de Dieu, tout peut bien se passer. Mais si ce n'est pas le cas, cette non-acceptation de la grossesse peut être dramatique pour le couple et pour l'enfant lui-même.

Pour le couple. Il arrive que le mari (ou concubin) refuse d'avoir un enfant. Si la femme en désire un, et s'arrange pour tomber enceinte, par exemple en arrêtant la contraception sans le lui dire, l'homme risque d'en être ulcéré et de s'en aller, provoquant ainsi la rupture du couple.

Que va faire alors la femme ? Avorter, avec tout le traumatisme que cela entraîne ? Garder l'enfant avec toutes les difficultés qui en résulteront ? Si elle choisit la deuxième solution, l'enfant sera sans doute marqué dès le départ par le fait de n'avoir pas été désiré.

Dès sa conception, l'enfant sent s'il est désiré ou non. Nelly Astelli cite ce témoignage d'une femme qui l'atteste : « J'avais été conçue avant le mariage de mes parents. A partir de ce moment, je m'étais sentie comme une intruse parmi eux, en particulier devant Dieu. J'ai refusé mon être, car j'avais été conçue sous l'impulsion d'une passion irresponsable ; j'étais née par hasard et je refusais de recevoir la vie, car je me sentais méprisée. Tout cela ne me permettait pas de m'ouvrir à l'amour de Dieu, ni de m'accepter moi-même : je me sentais coupable d'être née, je demandais pardon d'exister. »

Après un temps de grande révolte, cette femme a vécu le sacrement de réconciliation et a retrouvé la paix. Elle a même pu faire sien le psaume 138/139 : « *C'est toi qui m'as tissé au ventre de ma mère ; je te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis, merveilles que tes œuvres.* » Elle conclut ainsi : « Je ne sais pas combien de fois, depuis lors, j'ai relu le psaume 139, et j'ai réalisé que Dieu m'aimait, au point de me sentir aimée depuis toujours. » (28)

Parfois c'est le père qui refuse l'enfant ; mais parfois c'est la mère qui refuse le père, et qui veut « faire un bébé toute seule », comme chantait Jean-Jacques Goldman. Elle crée ainsi une situation que les psychologues qualifient d'incestueuse. Xavier Lacroix rappelle les dangers, pour l'enfant, d'être privé de père :

« Les enquêtes sociologiques montrent que les risques pour l'enfant sont moins grands quand la mère a été abandonnée ou conduite à une rupture avec le père, que lorsque c'est volontairement qu'elle a voulu un enfant sans père (...). Dans le premier cas, le père est nommé, ou peut l'être ; l'enfant porte son nom. Les statistiques indiquent que les troubles psychologiques sont plus nombreux dans les autres cas, où le père demeure innommé et où il n'y a jamais eu de place pour lui dans le désir de la mère. » (29)

(27) Nelly Astelli Hidalgo, *La guérison des blessures reçues dans le sein maternel*, Saint-Paul 2007, p.64

(28) Ibid. p. 99-100

(29) Xavier Lacroix, *Passeurs de vie*, p.63

L'enfant désire connaître son père biologique, qu'il ait été adopté ou soit né sous X. Au fond de lui-même il veut connaître son origine, et surtout savoir s'il a été désiré, aimé dès le commencement de sa vie.

Certains expriment leur souffrance de ne pas y parvenir. Par exemple Arthur Kermalvezen, conçu par IAD (insémination artificielle avec donneur anonyme), qui a toujours été hanté par « ce deuxième homme », et milite pour la levée de l'anonymat du donneur de sperme. (30) Chez celui-ci le désir de paternité n'existe pas. Un jour, dans une émission télévisée, j'ai entendu un donneur étranger affirmer qu'il ne faisait cela que pour l'argent !

D'autres ne peuvent connaître leur père parce qu'ils ont été conçus de façon criminelle : à la suite d'un inceste – et le secret de famille est généralement bien gardé -, ou à la suite d'un viol – et parfois le violeur n'a pu être arrêté et identifié. Dans ces tragiques situations, le désir de paternité n'existe pas, et les circonstances de la conception sont traumatisantes non seulement pour la femme victime de ce crime, mais aussi pour l'enfant, qui en est marqué des le commencement de sa vie.

Devant de tels drames, la tentation est grande de se révolter contre Dieu, ou de lui demander des comptes. Mais Dieu est innocent du mal, nous y reviendrons. Quelle que soit la manière dont un enfant a été conçu, qu'il ait été désiré ou non par ses parents, le désir du Père sur lui demeure éternellement. Et c'est précisément en y remontant, et en accueillant toutes les bénédictions promises, que l'on peut trouver la paix et la guérison par rapport à une conception non désirée.

(30) Arthur Kermalvezen, *Né de spermatozoïde inconnu*, Presses de la Renaissance.

## CH. II LA CONCEPTION : LE PÈRE ENGENDRE L'ENFANT

### L'HÉRITAGE EMPOISONNÉ

Malheureusement, même si les parents conçoivent leur enfant dans l'amour, et bien plus encore si ce n'est pas le cas, ils lui transmettent malgré eux tout un héritage empoisonné.

#### Le péché originel

« A la suite de saint Paul, l'Eglise a toujours enseigné que l'immense misère qui opprime les hommes et leur inclination au mal et à la mort ne sont pas compréhensibles sans leur lien avec le péché d'Adam, et le fait qu'il nous a transmis un péché dont nous naissons tous affectés et qui est « mort de l'âme » (Trente DS 1512). » (56)

Comment le péché d'Adam nous est-il transmis ? « La transmission du péché originel est un mystère que nous ne pouvons comprendre pleinement. Mais nous savons par la Révélation qu'Adam avait reçu la sainteté et la justice originelles non pour lui seul, mais pour toute la nature humaine : en cédant au tentateur, Adam et Eve commettent un *péché personnel*, mais ce péché affecte la *nature humaine* qu'ils vont transmettre *dans un état déchu*. C'est un péché qui sera transmis par propagation à toute l'humanité, c'est-à-dire par la transmission d'une nature humaine privée de la sainteté et de la justice originelles. C'est pourquoi le péché originel est appelé « péché » de façon analogique : c'est un péché « contracté » et non pas « commis », un état et non pas un acte. » (57)

Tout enfant, dès sa conception, est marqué par le péché originel. Sa nature humaine est « blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à l'emprise de la mort, et inclinée au péché (cette inclination au mal est appelée « concupiscence »). » (58)

#### Les conséquences de l'occultisme

Le handicap dû au péché originel se trouve aggravé pour certains enfants par le fait que l'un de ses parents ou de ses ancêtres s'est adonné à l'occultisme, surtout s'il y a eu, parmi les ancêtres, des sorciers ou des magiciens. Francis MacNutt, qui exerce depuis de nombreuses années un ministère de délivrance en donne un exemple :

« Une femme voulait la prière pour un problème assez banal. Elle avait du mal à être patiente et se mettait facilement en colère, faute banale et humaine. Elle était pratiquante et enseignait le catéchisme. Mais dès que nous nous sommes mis à prier, son visage se transforma en un masque bougonnant de rage. Pire encore, cette femme, habituellement douce, se mit à parler avec une grosse voix en nous insultant.

(56) CEC 403

(57) CEC 404

(58) CEC 405

« Heureusement, nous avons parmi nous quelqu'un qui a un don de discernement et qui a dit : « Tout a commencé au cours d'une messe noire en Angleterre il y a des centaines d'années, quand sa famille a été consacrée à Satan. » (...) Si un de nos ancêtres a consacré la famille à Satan, les conséquences désastreuses se poursuivent (...) tant que la malédiction n'a pas été coupée. » (59)

Comment savoir si une famille souffre d'une malédiction ? F. MacNutt donne la liste des sept signes qui peuvent l'indiquer :

- « 1. La dépression mentale ou psychique ; (...)
2. La maladie chronique ou répétitive, surtout si elle est héréditaire ;
3. La stérilité et la tendance à avoir des fausses couches ;
4. Les ruptures au sein du couple et de la famille.
5. Les problèmes financiers continuels (...)
6. Une prédisposition aux malheurs ;
7. Un passé familial anormal (suicides, morts prématurées).

« Il va de soi qu'aucun de ces problèmes, très humains, n'est suffisant en lui-même pour prouver la présence d'une malédiction. Ce n'est que lorsque plusieurs signes sont présents, ou qu'un signe est particulièrement grave, qu'on peut suspecter une malédiction infligée. Même dans ces cas, on ne peut en être certain que sous la conduite de l'Esprit-Saint. » (60)

### **Les tares physiques**

Y a-t-il une relation de cause à effet entre le péché et la maladie ? Les Juifs avaient tendance à penser que oui. Mais Jésus les a invités à changer de point de vue. « *Jésus vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui posèrent cette question : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents. »* » (Jn 9, 1-3)

En fait, la maladie est la conséquence du péché originel, et elle peut, malheureusement, frapper les bons comme les méchants. Et ce dès la conception, sous forme de tare, c'est-à-dire de « déféctuosité héréditaire, plus ou moins grave, d'ordre physique ou psychique ». (61)

Ces tares peuvent être minimales (absence de sourcils, oreilles décollées...), ou beaucoup plus importantes (malformation ou absence d'un membre, surdité, cécité, maladie génétique – dont la trisomie 21, etc.).

Pourquoi l'un et pas l'autre ? C'est injuste ! A vue humaine, oui. Mais pas pour Dieu, car le Père n'aime pas moins ses enfants handicapés :   ses yeux ils ont la même dignité que les valides ; eux aussi il veut les combler de ses bénédictions, et sa grâce ne leur fera jamais défaut, ni à leurs parents confrontés à une bien douloureuse et exigeante épreuve !

(59) Francis MacNutt, *La délivrance pour aujourd'hui*, Editions bénédictines 2008, p. 115  
(60) Ibid. p. 112 (61) Dictionnaire Petit Robert

## Les tares psychiques. Le transgénérationnel

Freud a été l'un des premiers à s'intéresser à cette question délicate. Il écrivait en 1939 : « L'hérédité archaïque de l'homme ne comporte pas que des prédispositions ; elle a aussi des contenus idéatifs des traces mnésiques qu'ont laissées les expériences faites par les générations antérieures. » (62)

Si ces expériences ont été bonnes, elles nous enrichissent. Mais si elles ont été mauvaises, cela a des conséquences négatives sur les générations suivantes. Depuis quelques dizaines d'années, des études ont été réalisées sur le transgénérationnel et sur ces tares psychiques transmises par les parents à leurs enfants.

Ce peuvent être des défauts sans grande gravité, comme la timidité ; mais aussi parfois une tendance à certaines maladies psychiques, comme la dépression, ou à certaines addictions, comme le jeu ou l'alcoolisme.

Nelly Astelli en donne un exemple. Une femme témoigne : « J'ai été alcoolique jusqu'à l'âge de trente ans. Demeurait un alcoolisme léger qui non seulement me torturait, mais m'empêchait de découvrir mes grands maux intérieurs, car j'étais dépendante de ce vice. Auparavant Jésus m'avait déjà montré que j'avais été engendrée par un spermatozoïde « ivre ». Il m'a guérie, et jamais plus je n'ai pris de boissons fortement alcoolisées. » (63)

Parfois ce sont des réalités psychiques plus étranges qui se transmettent de façon transgénérationnelle. Ainsi des fidélités inconscientes qui conduisent à des répétitions familiales, à des syndromes d'anniversaire. Anne Ancelin Schützenberger particulièrement a mis ce phénomène en lumière (64).

Une des manifestations de ce phénomène, ce sont les syndromes post-traumatiques chez les descendants de ceux qui ont subi des drames gravissimes. « On voit apparaître des cauchemars terrifiants chez certains petits-enfants de déportés, résistants, nazis, trépassés en mer, et divers morts sans sépulture. » (65) Et même, chose surprenante, « les enfants des survivants de l'holocauste souffrent trois fois plus de syndromes post-traumatiques que leurs parents, qui ont souffert dans le réel et y ont fait face. » (66)

La question du mode de transmission transgénérationnelle est posée, mais Anne Ancelin Schützenberger ne propose que des hypothèses. (67)

Dans l'optique de notre réflexion, remarquons que cet héritage transgénérationnel a quelque chose à voir avec le péché des ancêtres : péché personnel (crime, adultère, inceste, suicide...), ou péché collectif (guerre, holocauste, haine raciste...). Mais il doit être bien clair que ce qui est transmis l'est sur le plan psychologique, et non sur le plan spirituel : le péché des ancêtres est de leur responsabilité personnelle, et nous n'avons pas de dette pour lui.

Par contre ce que nous faisons de notre héritage est de notre responsabilité. Il nous faut donc mettre en lumière ce qui aliène notre liberté dans notre héritage, et Dieu peut nous y aider grandement, puisque Jésus est venu *guérir les aveugles et libérer les captifs*. (Lc 4,18)

(62) Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme*, 1939, Gallimard poche, collection Idées 1948, p. 134

(63) Nelly Astelli, *La guérison des blessures reçues dans le sein maternel*, p. 77

(64) Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !* La Méridienne Desclée de Brouwer 1993, éd. 2001, p. 12

(65) Ibid. p. 116

(66) Ibid. p. 114

(67) Ibid. p. 190

## **Les blessures occasionnées par le père à la conception**

Dieu désire que l'enfant soit conçu par un couple qui s'aime et qui vit une paternité responsable. « L'enfant surgit au cœur même de ce don mutuel des époux, dont il est un fruit et un accomplissement. » (CEC 2366)

Or il arrive que, dans l'union charnelle, même dans le couple, l'homme recherche d'abord son plaisir personnel et ne respecte pas son épouse. Il arrive aussi que celle-ci, à cause de ses propres blessures, soit réticente par rapport à l'acte conjugal. Si l'union des époux se fait non dans l'amour, mais dans la contrainte, mystérieusement l'embryon peut le ressentir dès la conception et en être blessé.

Combien plus si la conception s'effectue dans un contexte de violence, déjà dans le couple, ou, pire, à l'occasion d'un viol par une personne extérieure. « Le viol est atteinte à la justice et à la charité. (...) Il crée un préjudice grave, qui peut marquer la victime sa vie durant. Il est toujours un acte intrinsèquement mauvais. » (CEC 2356) Préjudice grave pour la femme ; préjudice grave aussi pour son enfant !

Quand celui-ci est conçu dans un tel contexte, ou même dans une relation passagère, la maman enceinte se retrouve ensuite seule pour porter son enfant. La pression sociale la pousse alors à avorter, ignorant le traumatisme supplémentaire que cela constituera pour elle. Si la mère garde son enfant, elle se heurtera à de multiples difficultés dont l'enfant pâtira avec elle !

## **Les blessures occasionnées par le père durant la grossesse**

Une fois conçu, l'embryon vit une relation extraordinairement intime avec sa mère, si bien que celle-ci joue un rôle primordial dans le développement affectif et caractériel de son enfant. Mais le père joue aussi un rôle important dès le départ, car il détermine en partie la sensibilité de la mère, et donc de l'embryon.

La réaction du père est cruciale lorsqu'il apprend que son épouse est enceinte. Cela peut constituer un choc pour lui : devenir père le renvoie à sa propre enfance, et à sa relation avec son propre père. Or celle-ci a pu être très mal vécue, et l'a peut-être empêché de parvenir à la maturité affective. Il peut alors éprouver des sentiments d'angoisse, voire de jalousie ou d'agressivité. Ces sentiments négatifs vont naturellement influencer la mère et retentir sur la sensibilité de l'embryon.

Son immaturité peut conduire le père à des comportements de fuite comme, dans les cas extrêmes, la maladie mentale ou l'addiction. Anne Ancelin Schützenberger cite une étude réalisée sur un groupe de malades hospitalisés pour alcoolisme : « L'alcoolisme est une alternative autre que la psychose pour répondre au sentiment conflictuel créé par l'arrivée d'un bébé à la maison. » (72)

Ce comportement de fuite peut aussi conduire l'homme à l'infidélité. Si sa femme l'apprend, elle en est très choquée, mais l'enfant aussi avec elle. Nelly Astelli en cite un témoignage.

(72) Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !* p. 181

« Je souffrais de jalousie, mais j'en ignorais la raison. J'ai demandé au Seigneur de me montrer la racine de cette jalousie. Il m'a fait revenir au deuxième mois de ma conception, au moment où ma mère a découvert que mon père la trompait. Je la voyais assise dans la cour de la maison, pleurant d'impuissance, touchant son ventre et exprimant avec rage ce sentiment : « Pourvu que ce bébé ne soit pas une fille, afin qu'elle ne soit pas trahie comme moi ! » Elle prononça cette phrase avec une telle colère et une telle détermination que je ressentis qu'à ce moment-là mon cœur avait été enfermé comme dans une prison d'acier.

« Je voyais avec lucidité mes comportements tordus à l'égard des hommes : d'un côté le mépris, et de l'autre la séduction et la possessivité dans l'amitié. (...) La principale raison pour laquelle j'avais choisi le célibat, c'est que je n'aurais jamais pu souffrir d'être trompée par mon mari. Ma réaction face à l'infidélité était infantile et viscérale. » (73)

(73) Nelly Astelli, ouvrage cité, p.58

Cet exemple montre bien comment l'infidélité du père a traumatisé son épouse, et comment celle-ci, par sa réaction extrême, a transmis à sa fille – qui n'était encore qu'un embryon de deux mois – une révolte contre l'homme et une peur du mariage qui lui ont empoisonné la vie jusqu'à ce que le Seigneur visite et apaise cette blessure.

En apprenant que sa femme est enceinte, le père peut fuir ; il peut aussi réagir agressivement. S'il refuse l'enfant, il peut pousser sa femme à se faire avorter. S'il y a tentative d'avortement, et que l'enfant s'accroche et survit, il en sera traumatisé. Nelly Astelli l'a souvent constaté.

« Si le rejet a été très important, ces personnes pourront plus tard faire de la dépression, une dépression qui les poussera à l'autodestruction, à travers la drogue, l'alcoolisme, le suicide, etc. Les tentatives d'avortement contre le bébé durant les premiers mois de la grossesse exercent une influence considérable sur le développement de l'enfant. Il en est qui luttent contre la vie en faisant de l'anorexie. » (74)

(74) Ibid. p. 50

Ce rejet peut encore être accru quand l'enfant a été conçu hors mariage. « Ma mère était fille-mère ; elle m'a rejetée durant sa grossesse, en particulier au sixième mois (...) alors que mon père la poursuivait en la menaçant d'une machette, car il ne voulait pas que je naisse. » (75)

Le traumatisme peut encore venir de ce que la sensibilité de la mère est agressée par un divorce (surtout si celui-ci se passe mal), ou par un deuil (surtout si celui-ci est brutal et que le défunt est très proche : conjoint, parent, enfant, ami...). L'embryon (ou le fœtus) ressent le traumatisme de sa mère, et peut en être gravement affecté.

(75) Ibid. p. 94

## Les répercussions sur l'image que l'enfant aura de Dieu

Lorsque l'enfant a été blessé dès le sein de sa mère, il peut en vouloir à Dieu d'être au monde : « Dieu avait décidé de me créer, il m'avait tirée du néant ; ma révolte portait précisément sur ce point-là, sur la liberté de Dieu. J'avais été créée sans mon consentement : Dieu avait pris la décision à ma place. En conséquence, j'étais bien obligée de vivre, sous peine de tomber en enfer pour l'éternité, et de continuer à vivre dans la souffrance. J'aurais désiré n'avoir jamais vécu. » (76)

L'enfant peut aussi avoir une image horrible de Dieu, reflet du comportement négatif du père de la terre, image suggérée par Satan selon sa tactique inaugurée avec Adam et Eve pour les couper de leur Créateur et Père : « Dieu était pour moi un Dieu mauvais, pervers, plus perfide que Satan, se complaisant dans la souffrance et la mort : c'était un Dieu sadique. Je me suis battue contre lui, j'ai blasphémé son nom ; j'ai éprouvé une forte envie de me suicider puisque je savais que je le rencontrerais dans la mort. Rien ne me permettait d'échapper à ce Dieu tellement mauvais. Après qu'on eut prié pour moi, un prêtre fit une prière de délivrance ; c'est alors que j'ai commencé à découvrir l'image d'un Dieu Père. » (77)

Dieu respecte infiniment la liberté de ses enfants, notamment celle des parents lorsqu'ils procréent un enfant. Il désire ardemment que celui-ci soit accueilli par des parents qui s'aiment et sont unis par le lien sacramentel du mariage. Si ce n'est pas le cas, et même si la conception s'effectue hors mariage dans les pires conditions (viol ou inceste...), il doit respecter le mauvais usage que les humains font de leur liberté.

« Mais l'Eglise croit fermement que la vie humaine, même faible et souffrante, est toujours un magnifique don du Dieu de bonté. » (78) En effet, à tout enfant le Père donne son âme spirituelle, et il n'aura de cesse que cet enfant, même conçu dans les pires conditions, ne reçoive toutes les bénédictions dont il veut le combler depuis avant la fondation du monde.

(76) Ibid. p. 87. On peut penser à Job maudissant sa conception : Jb 3

(77) Ibid. p. 77

(78) Saint Jean-Paul II, *Familiaris consortio*, *La famille chrétienne*, n° 30 -

## Ch. III - LA NAISSANCE : LE PÈRE RECONNAÎT L'ENFANT

### LES DÉFAILLANCES DU PÈRE A LA NAISSANCE

Dieu désire le meilleur pour ses enfants, et l'Eglise, en prenant appui sur la Parole de Dieu, définit la paternité idéale. Malheureusement, les pères sont des êtres faibles, limités, pécheurs, et certains sont gravement défailants au moment de la naissance de leur enfant : soit ils ne l'accueillent pas, soit ils sont absents.

#### Le non accueil de l'enfant

Notre société a bien changé. Les jeunes couples sont très pris par leur travail – et le fait que la femme travaille a une forte incidence sur le désir d'enfant -, par leurs sorties, leurs voyages, leurs projets... L'enfant, en arrivant, perturbe tout cela ; et si, malgré les moyens modernes de contraception, il est conçu sans avoir été désiré, il dérange, ce qui peut entraîner un rejet de la part de ses parents.

Or, constate Nelly Astelli, « la blessure de rejet guérit difficilement. (...) Les parents renforcent encore ce sentiment de rejet quand ils disent à l'enfant qu'il est un accident : « Nous ne t'attendions pas. Ta naissance a mis tous nos projets à l'eau. A cause de toi nous n'avons pas pu acheter une nouvelle maison, etc. » (34) »

Ce problème peut être accru lorsque le couple a une situation sociale et professionnelle difficile : pauvreté, chômage... Ce n'est évidemment pas systématique, mais c'est un fait avéré qu'un homme sans travail est atteint psychologiquement, et peut donc mal accueillir une naissance à ce moment-là.

Mais plus grave est l'immaturation du père (35). Elle peut faire naître en lui un sentiment de jalousie : l'enfant réveille chez lui son propre besoin affectif provenant de ses blessures d'enfance, et est parfois éprouvé comme un intrus dans la relation du couple. Certaines névroses peuvent alors se manifester.

Si le père a un tempérament agressif, coléreux, voire violent, il peut avoir des réactions agressives soit vis-à-vis de la mère, soit, hélas, vis-à-vis de l'enfant ; dans les deux cas, le petit en sera traumatisé. Les réactions du père à la naissance de son enfant deviennent ainsi pour lui-même une invitation à faire la lumière en lui, et à vivre une guérison intérieure.

Le docteur F. Dodson cite cet exemple : « Un jeune avocat avait vécu heureux avec sa femme plusieurs années avant l'arrivée de sa fille. Mais après la naissance de celle-ci, leur union devint orageuse. (...) L'avocat découvrit ainsi que la naissance de sa fille avait réveillé dans son subconscient des sentiments profondément refoulés d'hostilité au moment de la naissance de sa jeune sœur. Il la haïssait parce qu'il sentait que ses parents la préféraient à lui. Cette découverte lui permit de voir en sa petite fille seulement son enfant, et non plus la réincarnation ou le substitut de sa propre sœur. » (36)

(34) Nelly Astelli, ouvrage cité p. 49

(35) Cf. ch. II : les blessures occasionnées par le père

durant la grossesse (36) Dr Fitzhugh Dodson, *Le père et son enfant*, Marabout service 1975, p. 29

Parfois le rejet de la part du père porte sur le sexe de l'enfant. Nelly Astelli en donne un témoignage : « Le Seigneur m'a fait découvrir à quel point mon père me rejetait. Je me suis vue dans les bras de l'accoucheuse. Mon père m'a regardée et s'est écrié : « Ah ! C'est une savate ! » (Nom péjoratif que l'on donne aux filles au Chili), et il alla discrètement voir ma mère. A ce moment je me suis sentie « un rien », (...) et j'ai choisi de mourir. » (37)

Ailleurs N. Astelli dit combien ce rejet est dramatique, « parce qu'il peut causer chez l'enfant une tendance à l'homosexualité, mais aussi une angoisse viscérale. Les symptômes sont toujours les mêmes : c'est l'insécurité, un complexe d'infériorité, et la difficulté pour la personne rejetée d'assumer son sexe, parce qu'elle ne correspond pas à l'attente de ses parents. » (38)

Il faut une guérison intérieure profonde pour que la personne puisse accepter son sexe. Dans les cas extrêmes, certains peuvent même être guéris de l'homosexualité. (39)

### **Le père absent**

Ce n'est pas l'absence du père à la naissance en tant que telle qui blesse l'enfant, c'est son retentissement sur la sensibilité de la mère, qui peut être plus ou moins important, ce qui rejaillit sur l'enfant.

Dans le meilleur des cas le père est absent pour des raisons indépendantes de sa volonté, par exemple à cause d'une hospitalisation momentanée, ou à cause de son travail (voyage d'affaire ; mission à l'étranger, etc.). Il peut alors manifester son amour à sa femme par téléphone : son soutien avant l'accouchement, et sa joie après la naissance.

Mais souvent l'absence est due à une séparation ou à un divorce qui ne se sont pas bien passés. Du coup la maman peut être perturbée, démoralisée ou révoltée, et l'enfant va le ressentir. En effet, si la mère a une image négative du père de l'enfant, si elle a de l'amertume ou du ressentiment contre lui, elle risque d'inculquer cette image à son enfant, et celui-ci aura plus tard beaucoup de mal à construire son identité.

Si l'enfant a été conçu dans une liaison passagère ou à la suite d'un adultère, la mère en éprouve de la honte et de la culpabilité. Ce climat peut l'inciter à cacher l'identité du père à son enfant, ce qui provoquera plus tard chez celui-ci des difficultés à trouver sa place dans la famille et la société.

L'absence du père peut encore être due à un deuil. Si celui-ci est survenu brutalement, cela a été un choc pour la maman d'abord, mais aussi pour l'enfant. Si le deuil s'est produit au terme d'une longue maladie qui a mobilisé toute l'attention de la mère, l'enfant a pu se sentir négligé dans le sein maternel.

(37) Nelly Astelli, *ibid.* p. 152

(38) *Ibid.* p. 50

(39) Francis MacNutt en donne un

exemple dans *La délivrance pour aujourd'hui*, p. 131 à 133

N. Astelli en donne un témoignage : « J'ai été conçue alors que mon père était déjà malade. Ma mère était enceinte de trois mois quand il dut garder le lit. Il resta alité jusqu'à sa mort six mois et demi après ma naissance. J'étais révoltée parce que ma mère, qui soignait mon père, ne se préoccupait pas de moi. (...) Malgré leur souffrance, mes parents ne s'opposaient pas à ma naissance, mais moi j'étais là et je ne savais pas pourquoi il me fallait naître. Tout ce que je ressentais n'était que souffrance, et le monde extérieur n'était que tristesse. (...) J'ai dû naître sans vouloir naître, vivre sans vouloir vivre. » (41)

L'absence du père peut être de son fait, ou due à un décès ; mais il y a aussi des cas où c'est la mère qui l'écarte, et parfois même dans la famille. Georges Mauco cite cet exemple :

« Jeanne, à la naissance de Jean, déclare son rêve réalisé : « avoir un enfant à soi » (sic). Dès lors, elle se consacre exclusivement au bébé. « C'est un travail de mère », dit-elle au père. « Tu n'as pas à t'en occuper. » Et d'ajouter : « D'ailleurs tu en serais bien incapable. » Inconsciemment, Jeanne reproduit la situation de sa propre enfance où elle a été captée et couvée par sa mère. Par la suite Jean va éprouver (percevoir) le père à travers les sentiments inconscients d'hostilité de sa mère. Celle-ci condamne en lui toute manifestation de combativité. Elle lui barre le développement de sa nature masculine. Jean, passif, obéit au désir maternel et ne peut se construire, faute d'image paternelle valable. Il ne peut ni s'identifier, ni affronter ce père rayé et éliminé du foyer par l'inconscient maternel. » (42)

Dans les cas extrêmes, si le père n'affirme pas son rôle viril, et si la mère tend à le diminuer et à se substituer à lui, l'enfant peut connaître une véritable inversion de sa sensibilité et devenir homosexuel.

On trouve la même exclusion du père chez certaines mères volontairement célibataires. Monseigneur Jullien interroge : « Est-ce vraiment aimer l'enfant à venir que d'en faire un orphelin ? Et encore sa situation est-elle bien plus fragile que celle d'un véritable orphelin. Une veuve peut donner à ses enfants une image forte d'un père aimé et regretté. « Les psychanalystes savent qu'on ne peut faire le deuil que du connu (d'un père mort, par exemple...), mais de « rien », du non-dit, du non-symbolisable : impossible. » La célibataire volontaire réduit le père génétique, M. X. ou Y., au rôle de géniteur inconnu. A quelle image paternelle consistante l'enfant pourra-t-il se référer pour construire sa personnalité ? » (43)

L'enfant, pour trouver son identité, a besoin de savoir par qui et dans quel contexte il a été conçu. Si le père est absent, c'est à la mère d'en parler, si possible positivement, ou tout au moins objectivement. Laurence Pernoud y insiste :

« Dire, comme certaines femmes (c'est une psychologue de maternité qui me l'a rapporté), « son père est mort » ou « il n'a pas de père » est pour l'enfant une mutilation, une amputation de la filiation. C'est faire comme si cet enfant avait été conçu sans père. Ce n'est pas toujours facile de parler à l'enfant de son père ; mais, si la mère n'y arrive pas, tôt ou tard, ce père, l'enfant le recherchera, et il en voudra à sa mère de le lui avoir caché, quelles qu'aient été les circonstances. » (44)

(41) Ibid. p. 130 (42) Georges Mauco, *Psychanalyse et éducation*, Aubier Montaigne 1968, p. 54

(43) Mgr Jacques Jullien, *Demain la famille*, Mame 1992, p. 110. La citation qu'il fait est de G. Delaisi de Perceval

(44) Laurence Pernoud, *J'attends un enfant*, p. 44.

## CHAPITRE IV : LE PÈRE AIME SON ENFANT

### Quand l'amour manque ou est perverti

Malheureusement, beaucoup de pères sont loin de vivre cet amour exigeant qu'ils ont vocation à vivre avec leurs enfants. La majorité des pères, aujourd'hui, se sont coupés de la Source de la paternité ; du coup, limités, blessés et pécheurs, ils ne sont plus capables d'apporter à leurs enfants l'amour véritable dont ceux-ci ont besoin pour vivre et grandir harmonieusement.

#### Le manque d'amour

Généralement les pères qui ne savent pas aimer leurs enfants ont eux-mêmes souffert de carences affectives plus ou moins importantes dans la relation avec leur propre père. Dès lors ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas reçu.

Leur amour, au lieu d'être gratuit, risque d'être conditionnel, et leur don perverti.

Au lieu de vivre le service jusqu'au sacrifice, ils risquent de céder à l'égoïsme qui « s'oppose directement et radicalement à l'amour ». (53)

Au lieu de pratiquer l'humilité, si importante en amour, ils réagissent avec orgueil, et font parfois tout le contraire de ce que prône saint Paul dans l'hymne à l'amour de 1 Co 13,4-7.

Ces réactions négatives, plus ou moins importantes selon les cas, peuvent être accrues lorsque les pères souffrent de maladie – surtout psychique -, ou d'addiction (alcoolisme, drogue, etc.).

#### L'absence du père

Mettons à part l'absence du père pour des raisons professionnelles (voyage d'affaires, marin au long cours, militaire en opération, etc.), ou pour d'autres raisons (hospitalisation, etc.). Dans ces cas, si la relation est bonne, l'absence physique peut être compensée par des contacts téléphoniques ou via internet, et par l'attitude de la mère qui assure une présence symbolique et aimante du père auprès de leurs enfants.

L'absence qui nuit à ceux-ci commence lorsque des pères se laissent accaparer par leur travail, leurs loisirs, leurs engagements (parfois même religieux), et ne savent pas accorder à leurs enfants le temps et la qualité de présence dont ils ont besoin. Jean-Paul II souligne qu'avec l'égoïsme, un des autres grands obstacles à l'amour est l'individualisme, qui pousse l'homme à faire d'abord ce qui lui plaît ou lui est utile, au lieu de vivre « un don désintéressé » de lui-même à ses enfants. (54) Combien de ceux-ci se plaignent de l'absence de leur père, et déplorent qu'il ne joue pas auprès d'eux le rôle qu'il devrait !

(53) Saint Jean-Paul II, *Lettre aux familles*, n° 14

(54) Ibid. n° 14 -

L'absence du père devient radicale en cas de décès. Mais le traumatisme chez l'enfant peut être atténué par l'attitude de la mère. Une jeune fille de quinze ans écrivait à Mgr Jullien : J'ai perdu mon papa quand j'avais quatre ans ; cela a été et est, évidemment, très dur. Cependant, maman m'a tellement appris à vivre cette épreuve dans la foi que cette séparation n'est maintenant qu'essentiellement physique, parce que je sais qu'il est toujours avec moi. » (55)

Par contre, si le contexte familial au moment de décès du père était tendu, au traumatisme de la mort vont s'ajouter d'autres blessures. Pascal en témoigne : « Mon père était violent de caractère. (...) A quinze ans, au cours d'une violente dispute, je lui ai lancé : « De toutes façons, j'en ai marre de toi ; on en a tous marre de toi ! » Il est mort quelques jours plus tard... et Dieu seul sait combien j'ai dû, inconsciemment mais réellement, prendre sur moi la culpabilité de sa mort. » (56)

Le traumatisme de l'enfant peut être aussi accru par les circonstances du décès. Ainsi pour cet enfant de sept ans qui a assisté au suicide par pendaison de son père. Ou pour cet adolescent qui a trouvé son père mort après un accident de mobylette. Ou encore pour ceux qui, en temps de guerre, ont vu leur père mourir torturé sous leurs yeux... Père de tendresse, nous les présentons à ton infinie miséricorde !

L'absence du père, à l'heure actuelle, fait le plus souvent suite à une séparation ou à un divorce. Dans les meilleurs des cas, les parents réussissent à s'entendre pour le droit de garde et de visite, si bien que les enfants souffrent moins de la séparation d'avec leur père. Ils peuvent le voir régulièrement, passer de bonnes vacances avec lui, et profiter de la qualité des moments qu'ils passent ensemble.

Mais il ne faut pas se leurrer, le plus souvent la tension entre les parents divorcés est importante, et leur relation est marquée par l'agressivité et les rejets mutuels. Dans ce contexte, les enfants deviennent des objets que les parents se disputent, ou bien sont utilisés pour nuire à l'autre. Cette situation déchirante peut durer des années, et le résultat en est une dégradation de l'équilibre des enfants.

Dans ce climat de tension, certains enfants refusent de prendre parti ; d'autres, révoltés, rejettent leur père, si bien que la moitié d'entre eux ne le voient plus qu'épisodiquement, et le quart d'entre eux plus du tout (chiffres de 2004). Ils deviennent alors, selon l'expression de saint Jean-Paul II, « des orphelins de leurs parents vivants ». (57)

Certes, les pères qui abandonnent leur épouse ou compagne et leurs enfants portent une lourde responsabilité devant ceux-ci et devant Dieu. Mais un certain nombre de séparés ou divorcés veulent continuer à assumer leur responsabilité paternelle. Face aux préjugés de notre société et de beaucoup de juges, force est de constater que leurs démarches pour faire valoir leurs droits sont souvent l'objet de préjugés défavorables. (58)

Thierry Maucour est l'un d'eux. Soutenu par sa foi, il a choisi de rester fidèle à son épouse, malgré le remariage de celle-ci après leur divorce. Il témoigne de l'effet bienfaisant de cette orientation sur leurs enfants, en y associant ceux qui, au sein de la Communion Notre-Dame de l'Alliance, ont fait le même choix :

(55) In Mgr J. Jullien, *Demain la famille*, Mame 1992, p. 110  
n° 174 p. 46 (57) Jean-Paul II, *Lettre aux familles* n° 14  
des associations comme SOS papas, ou Pères exclus

(56) in *Feu et Lumière*  
(58) Certains ont fondé

« Lorsque nous accueillons nos enfants, nos petits-enfants, la présence de notre conjoint absent est vivante dans nos cœurs. Pas besoin de parole : nous leur témoignons là qu'ils ne sont pas le fruit du hasard et de la nécessité, mais le fruit d'un amour blessé qui demeure. » (59)

### **Les conséquences négatives de l'absence des pères**

Contrairement à ce que voudrait faire croire la soft idéologie véhiculée par les médias, l'absence de leur père est source de grandes souffrances chez les enfants. Mgr Jullien cite cette émouvante lettre d'une jeune fille de quinze ans : « Il y a à peu près trois ans que je ne suis pas retournée chez mon père. Il s'était remarié. (...) Mais mon père me manque terriblement. Je n'ose pas dire à ma mère que je voudrais le revoir, car j'ai peur de lui faire de la peine. Je ne sais pas si mon père m'aime, mais moi, je l'adore plus que tout au monde. Tous les soirs je pleure dans mon lit parce que je n'ai plus mon père à côté de moi. » (60)

Depuis quelques années, nombre de psychologues dénoncent les graves carences engendrées chez les enfants par l'absence des pères. (61) La première conséquence de ce manque d'amour est une fragilité psychologique, d'autant plus importante que l'absence du père est intervenue plus tôt. T. Anatrella le constate : « Beaucoup de jeunes souffrent de ne pas savoir ce qu'est un père. Ils apparaissent fragiles, incertains, indécis et impulsifs du fait de l'absence de cette image paternelle dans leur vie psychique. (...) Le père rend libre et donne le sens du temps et de l'avenir là où la mère renvoie à l'imaginaire, au passé et retient dans l'instant. Si l'enfant n'a pas connu cette expérience de la paternité, il lui sera difficile, une fois devenu adulte, d'affronter la réalité sans éprouver parfois une relative douleur psychique. Certains même se dépriment au contact du réel, du temps qui passe, sont angoissés à l'idée de s'engager, et encore plus d'accéder au sens de l'institutionnel, et flirtent parfois avec des idées suicidaires. » (62)

Dans certains cas, la souffrance de l'enfant peut se manifester par des troubles physiques. « Les désirs refoulés et inexprimés, explique G. Mauco, vont se manifester par des altérations du corps qui symboliquement vont avoir valeur de langage. Telle jeune fille a la jambe gauche paralysée, par où elle exprime le désir inconscient de voir son père s'occuper d'elle. » (63)

Le comportement social des enfants ayant manqué d'amour paternel est lui aussi perturbé. T. Anatrella en donne « les symptômes majeurs : les troubles de la filiation, de l'identité sexuelle, la confusion entre imaginaire et réalité, l'accroissement de conduites addictives (c'est-à-dire de dépendance) à travers la toxicomanie, signe de la difficulté à occuper son espace intérieur, la dérision qui est une relation sadique et destructrice, et la violence juvénile. » (64)

(59) Thierry Maucour, *J'ai choisi de lui rester fidèle*, Edifa Mame 2006, p. 77 (60) Mgr J. Jullien, *Demain la famille*, p. 243 (61) Par exemple Guy Corneau, *Pères manquants, fils manqués*, éd. de l'Homme 1989 ; Jacques Arènes, *Y a-t-il encore un père à la maison*, Fleurus 1997 ; Didier Dumas, *Sans père et sans parole*, Hachette 1999 ; Philippe Oswald, *Debout les pères*, Le Sarmient Fayard ; Patrick Ben Soussan, *Comment ça fonctionne un père ?* La Martinière ; Jean Le Camus, *Le vrai rôle du père*, Odile Jacob ; Gabrielle Rudin, *Il faut aider les pères*, Payot 2008 ; etc. (62) P. T. Anatrella, in *Paternité de Dieu et paternité dans la famille*, p. 14-15 (63) Georges Mauco, *Psychanalyse et éducation*, p.37 (64) P. T. Anatrella, *ibid.* p. 13

L'absence du père fait que l'enfant a également du mal à intégrer la différence des sexes et son identité sexuelle, T. Anatrella le constate : « L'intégration du genre sexuel peut psychologiquement échouer, et maintenir la personnalité dans une relative indistinction qui va du ratage de l'accès à l'hétérosexualité au rabattement sur les pulsions partielles telles que le voyeurisme, le sadomasochisme, etc. (...) La sexualité éclatée, régressive et agressive, comme elle est présentée dans les images actuelles, est bien le symptôme de la carence de la fonction paternelle à partir de laquelle s'élabore le sexuel humain. » (65)

Dans les cas extrêmes, cette carence est l'une des causes de l'homosexualité masculine. Selon Guy Corneau, « l'homosexualité exprimerait le besoin d'un ancrage dans le masculin, dans ce qui est pareil à soi ; elle traduirait par le fait même la recherche inconsciente du père, la recherche d'une identité mâle. » (66)

Evoquons enfin les conséquences que peut avoir l'absence du père sur la relation avec Dieu le Père. Le cardinal A. Lopez Trujillo en donne un exemple dans la vie d'un homme célèbre : « Jean-Paul Sartre a perdu son père très jeune et a connu la pénible expérience d'être, en quelque sorte, de trop. Beaucoup pensent que cette situation a influé sur l'élaboration même de sa pensée, inconsciemment, du fait de cette apparente incapacité qui lui est propre, de découvrir et de vivre la dialectique de l'amour. (...) L'absence de son père ne lui ayant pas apporté l'expérience de se sentir aimé en tant que personne, en tant que fils, il avait dû trouver un vide profond, obstacle pour suivre le processus d'une relation qui découvre Dieu en tant que Père. » (67)

Cette carence de l'amour paternel crée un tel manque que l'enfant devenu adulte en restera marqué à vie. Néanmoins, s'il expérimente l'amour du Père pour lui, s'il rencontre des figures paternelles fortes, il peut, au prix d'un long travail sur lui-même, se reconstruire peu à peu et surmonter progressivement certaines de ses faiblesses.

### **La perversion de l'amour : l'inceste**

« L'amour paternel, écrit G. Mauco, peut être troublé par de multiples déviations, les plus fréquentes étant l'autoritarisme intolérant, la violence et l'agressivité (68), ou au contraire le renoncement, l'abdication et le repli. Mais il peut y avoir aussi l'amour paternel captatif, particulièrement étouffant. Une des formes de cette relation égocentrique est **le paternalisme**. » (69)

Dans ce cas, l'amour paternel, névrotique, étouffe et paralyse l'enfant au lieu de le conduire à l'autonomie. Il lie le sujet par des liens de tendresse apparente qui l'empêchent de s'affirmer, qui l'obligent à rester un objet pour le père abusif. Certains adolescents, ne pouvant se dégager de l'emprise d'un tel père, en arrivent parfois au suicide.

Nous sommes ici aux antipodes de l'amour de don, de l'amour authentique, qui doit être désintéressé, vouloir le bien véritable de l'enfant, et se dévouer gratuitement pour lui. En outre l'amour paternel s'adresse à une personne, et ne doit pas traiter l'enfant comme un objet.

(65) Ibid. p. 20 (66) Guy Corneau, ouvrage cité, p. 30. Leanne Payne, dans *l'âme cette oubliée*, éd. Raphaël 2003, p. 109 s, cite le très beau témoignage de la guérison d'un docteur confronté à ce problème. Ce passage est reproduit dans *Feu et Lumière n°174*. (67) Cardinal Alfonso Lopez Trujillo, in *Paternité de Dieu et paternité dans la famille*, p. XXXV (68) Nous y reviendrons au chapitre VI (69) Georges Mauco, *Psychanalyse et éducation*, p. 55

C'est pourtant ce qui se passe dans le paternalisme, et, pire encore, lorsque le père transforme son enfant en objet sexuel pour satisfaire ses pulsions libidinales, et commet sur lui ce crime monstrueux de **l'inceste**.

Le père incestueux – qui peut avoir par ailleurs un comportement apparemment irréprochable – est un être profondément immature. (70) Confronté enfant à des parents eux-mêmes perturbés, ou marqué par leur absence, il n'a pu intégrer une sexualité adulte et passer au stade génital oblatif. Peut-être a-t-il été lui-même victime d'inceste ou de pédophilie durant son enfance. Dans certains cas sa sexualité est même pervertie.

Isabelle en témoigne : « Elle avait six ans quand son père a commencé à abuser d'elle dans son bain. Après la séparation de ses parents, à douze ans elle se retrouve seule avec son père. Leurs rapports incestueux recommencent : « Dans le lit de mon père, j'ai laissé mon enfance, mon équilibre, ma santé. » Il lui fait faire la cuisine, le ménage, et le soir va rôder avec elle au bois de Boulogne pour rencontrer des couples échangistes et utiliser sa fille de quatorze ans comme monnaie d'échange. Echangisme, partouzes, triolisme : l'adolescente va au collège la journée et passe ses nuits dans le lit d'hommes qu'elle ne connaît pas. Plus tard ce sera la descente aux enfers : prostitution, mais aussi addiction à la cigarette, à la drogue, automutilation, tentatives de suicide. » (71)

Un article plus récent rapporte ceci : un autre père, qui avait violé ses filles de neuf ans et quatre ans, et les avait livrées à des adultes contre de l'argent, disait au tribunal : « J'ai livré mon âme au diable ! » (72) Satan est l'ennemi de Dieu depuis l'origine (cf. Jn 8,44). Aussi, pour détourner les enfants du Père, cherche-t-il à détruire la paternité, qui a vocation à être le reflet de celle de Dieu. C'est pourquoi, lorsqu'un père lui ouvre la porte de son cœur, et surtout s'il lui vend son âme, le diable pervertit celle-ci de façon abominable.

F. MacNutt s'est documenté sur les abus rituels perpétrés dans certains rites sataniques : « Quel en est le but ? Il s'agit d'honorer Satan en se moquant de Dieu, de dégrader les êtres humains en changeant ce qui devrait être des relations d'amour en des relations de haine et de méfiance. (...) Dans les rites sataniques, violence et sexe sont à un niveau démoniaque inimaginable. (...) La torture est une arme utilisée pour distiller la peur et la honte chez les victimes. (...) On oblige les parents à torturer leurs propres enfants (dans une étude, 67% des rescapés se souvenaient que c'est leur père qui les abusait). (...) Des fêtes célèbrent la fertilité dans des orgies, en suivant ainsi les anciennes traditions païennes. Les enfants ne portent pas de vêtements lors de ces rencontres, et on attend souvent à leur pudeur. On leur enseigne que la seule manière d'être intime avec quelqu'un se fait par le sexe, mais le sexe sans amour, car l'amour est considéré comme une faiblesse à mépriser. L'abus rituel satanique est surtout destiné à glorifier la luxure. Il sert aussi à désacraliser le corps humain et le commandement de l'amour prôné par Jésus. » (73) Certes, tous les pères incestueux n'ont pas livré leur âme au diable, mais certains sont infestés par des esprits mauvais, et tous font le jeu de Satan qui cherche à pervertir la paternité et à détruire les familles.

(70) Cf. Elodie Tibo, *L'inceste*, Guide totus, Sarment éd. du Jubilé, 2005, p. 57s. Victime de l'inceste, Elodie Tibo a réussi à surmonter son épreuve grâce à sa foi et à une aide psychologique. Elle en témoigne dans *De l'inceste au bonheur*, éd. du Jubilé 2005. (71) in *Le Télégramme* du 19/10/08 (72) in *Ouest France* du 20/12/09. (73) Francis MacNutt, *La délivrance pour aujourd'hui*, p. 257s

Les pères incestueux sont donc des êtres immatures, pécheurs, et parfois démonisés. S'ils veulent s'en sortir, ils ont besoin de voir clair en eux-mêmes, de faire sur eux-mêmes un important travail psychologique, de vivre une conversion qui les conduira à demander son pardon au Père, et éventuellement une délivrance. (74)

Leur démarche de repentance impliquera aussi une demande de pardon à leur enfant pour tout le mal qu'ils lui ont fait. E. Tibo, qui a vécu ce traumatisme, en souligne la gravité : « Qu'elle ait eu à subir des attouchements, ou que l'acte sexuel ait été consommé sur une longue période, les dégâts sur la victime sont toujours très importants. (...) Au sentiment d'une transgression chez l'agresseur répond un sentiment d'horreur et de dégoût chez la victime. (...) Un des principaux rôles du père est d'être celui qui protège l'enfant. Lorsqu'en un instant la victime de l'inceste réalise qu'il est devenu pour elle le principal danger, cela est tellement inconcevable qu'elle s'en trouve brisée intérieurement et durablement. » (75)

Dans un chapitre, E. Tibo évoque les conséquences de ce traumatisme pour la victime : difficultés psychologiques ; destruction de l'image paternelle, qui entraîne des perturbations dans la croissance ; dérèglement de la vie sexuelle et grande culpabilité ; désespoir et négation de soi. Lorsque la jeune fille devient adulte, par rapport à la sexualité elle éprouvera soit du dégoût se traduisant par une frigidité ou une impuissance, soit une attirance malsaine pouvant aller jusqu'à la prostitution. Si elle se trouve enceinte, le désir de la mort du père incestueux peut l'inciter à des avortements. Au fond d'elle-même elle est habitée par la culpabilité, l'angoisse, et la haine contre son père, voire contre tous les hommes. (76)

L'une des pires souffrances est que la victime ne peut pas en parler. Isabelle le souligne : « Un survivant des camps m'a dit un jour : l'inceste, c'est pire que les camps. Là-bas, on pouvait compter les uns sur les autres. Quand on est victime d'inceste, on est seul, et c'est le père le bourreau. C'est l'une des choses les plus dures, l'isolement. On est une « majorité silencieuse », plus nombreuse que les chômeurs, on est des millions... Au moins une personne sur cinq est victime de violences sexuelles. » (77)

C'est pourquoi la première étape d'un chemin de guérison est, pour la victime, de pouvoir en parler à quelqu'un qui l'écoute vraiment, qui la croie et la comprenne. Ce n'est pas facile pour elle, car il lui faut affronter ses peurs, les réactions de la famille qui peuvent être hostiles, l'emprise de son père... Mais c'est indispensable. (78) Ensuite il lui faudra vivre « un itinéraire psychologique et spirituel. Les deux sont indissociables. (...) La psychothérapie seule ne peut aller au bout de la guérison. (...) En effet, ce sont les valeurs spirituelles profondes et le dynamisme de la vie qui sont atteints. » (79)

Ayant eu la grâce de vivre ce chemin de guérison, E. Tibo en balise les grandes étapes dans son livre : d'abord le dire ; guérir dans l'espace (sa famille) et dans le temps (son histoire) ; la résilience ou l'art de rebondir après ce traumatisme ; donner le pardon ; rencontrer Jésus et se laisser guérir... Que nos sœurs concernées se reportent à cet ouvrage si riche de l'expérience de l'auteur, dont la souffrance a été transfigurée par l'amour.

(74) Elodie Tibo, *L'inceste*, p. 156s : Quel chemin de guérison pour l'agresseur ?  
(75) Ibid. p. 17, 23,24 (76) Ibid. p. 44s : Un traumatisme lourd de conséquences pour l'enfant.  
(77) In *Le Télégramme* du 19/10/08. (78) Cf. E. Tibo, *L'inceste*, p. 82s : D'abord le dire.  
(79) Ibid. p. 81

Dans l'optique de ce livre, citons le passage où Elodie témoigne de la manière dont Jésus l'a conduite à découvrir l'amour du Père pour elle : « Dans les cas d'inceste paternel, envisager Dieu comme Père est certainement très difficile. Ce ne peut être que donné par Dieu. Et cela prend du temps. Peu à peu, à travers une relation authentique à Jésus-Christ, on découvre un amour, on comprend que cet amour vient de son Père, qui est aussi le nôtre. Nous pouvons le savoir de manière intellectuelle, mais il nous faut une réelle conversion pour que nous en vivions. Il faut entrer dans le mystère de la Sainte Trinité. Nous pouvons être aidés en rencontrant d'autres images paternelles, un prêtre par exemple. Ici Jésus se fait pleinement médiateur. J'ai pu accéder à l'amour de Dieu, quand j'ai compris que l'amour de Jésus pour moi, que j'avais toujours perçu avec une profonde acuité, n'était autre que l'amour de son Père. Ils sont indissociables. Jésus ne dit-il pas à Philippe, dans l'Évangile : *Qui m'a vu a vu le Père ?* A partir de ce moment je me suis sentie aimée profondément d'un amour paternel par Dieu Père. » (80)

## CHAPITRE V : LE PÈRE NOURRIT SON ENFANT

### Les défaillances paternelles

On peut pécher par excès ou par défaut. En ce qui concerne la nourriture, l'excès consiste pour le père à combler, voire à gaver son enfant au-delà du nécessaire. Cette attitude peut provenir du fait qu'étant enfant le père a été privé, si bien qu'il veut épargner cette épreuve à son enfant – ce qui est compréhensible – mais en allant au-delà du raisonnable. Ou bien peut-être veut-il compenser de cette manière une absence relative due, par exemple, à un travail très prenant. Ou encore peut-être n'ose-t-il pas dire non à son enfant attiré par les multiples et habiles tentations proposées par la société de consommation, de peur de perdre son affection.

Si le père comble son enfant sans limite, et ne lui impose aucune frustration, il va en faire un être égoïste, toujours insatisfait, qui vivra les relations sur un mode captatif et égocentrique. Certes, le Père aussi nous donne la nourriture en surabondance ; cependant il s'agit non d'aliments qui passent, mais du **vrai pain de vie** ! Et bien loin de nous encourager à satisfaire égoïstement nos désirs (ce qui est dû à la concupiscence, et s'appelle la gourmandise), il nous invite à nous contenter du nécessaire et à partager avec ceux auxquels manque même le minimum vital.

En évoquant le paternalisme et la perversion du don, nous avons vu aussi que le fait de combler son enfant peut être un moyen d'exercer sur lui une emprise qui le maintiendra dans une attitude infantile et dépendante.

L'excès en tout nuit. Mais le manque est aussi très préjudiciable à l'enfant. Il commence lorsque le père pense avoir fait son devoir en apportant la nourriture à la maison, et se soucie peu – ou pas – de donner aussi à son enfant la nourriture de l'esprit, du cœur et de l'âme. Combien d'enfants, parfois gavés sur le plan matériel, se plaignent aux psychologues de ne pas recevoir cet aliment spirituel dont ils ont autant et plus besoin. L'enfant ne vit pas seulement de pain...

Il arrive aussi que des pères – moins souvent aujourd'hui qu'autrefois – fassent preuve d'une grande sévérité vis-à-vis de leurs enfants : ils les privent de friandises, les obligent à manger ce qui leur est présenté sans tenir compte de leurs goûts, et les punissent par des privations, en les mettant, par exemple, au pain sec et à l'eau. Même s'ils croient faire cela pour le bien de leurs enfants, ils présentent à ceux-ci une image caricaturale de l'amour paternel, et risquent de provoquer chez eux soit une triste résignation, soit une révolte aigrie.

Certains pères se trouvent aussi dans une situation délicate du fait de la séparation et du divorce. Dans cette extrémité, le père doit continuer à exercer son rôle nourricier en versant une pension alimentaire pour ses enfants, et en vivant dans l'amour les temps où il les retrouve. Beaucoup le font, surtout lorsqu'ils ont choisi le pardon et la fidélité. J'ai même connu un homme qui versait plus que ce que le tribunal lui avait imposé, afin que son épouse, qui ne travaillait pas alors, puisse bien s'occuper de leurs enfants en bas âge.

Mais malheureusement des pères rechignent à payer la pension alimentaire, voire refusent de le faire, alors qu'ils en ont les moyens. Et certains abandonnent totalement leurs enfants, matériellement et affectivement. Nous avons évoqué toutes les conséquences préjudiciables de cette attitude pour ceux-ci. Une difficulté supplémentaire s'y ajoute lorsque la mère, obligée d'assumer seule les frais de l'éducation des enfants, se trouve en difficulté matérielle, voire dans l'indigence. Les aides sociales ou le secours d'une œuvre caritative ne suffisent pas toujours pour lui permettre d'assurer le minimum nécessaire à ses enfants, et ceux-ci se trouvent donc pénalisés par l'incurie de leur père !

On accuse souvent l'Eglise d'avoir des positions réactionnaires sur les questions familiales. Quand on voit les conséquences désastreuses de l'éclatement des familles sur les enfants, on ne peut qu'apprécier sa sagesse lorsqu'elle défend les valeurs d'indissolubilité et de fidélité, qui sont les piliers de la stabilité de la famille et lui permettent d'être une communauté de vie et d'amour épanouissante pour tous ses membres, avec la grâce de Dieu.

## CHAPITRE VI – LE PÈRE INDIQUE LES VALEURS ET DONNE LA LOI

### Les défaillances paternelles

Malheureusement, bien des pères, limités, blessés et pécheurs, ont du mal à remplir convenablement et complètement leur vocation. Certains sont même gravement défaillants.

### Les défaillances par rapport aux interdits fondamentaux

Les psychologues affirment que la présence tendre et forte du père est nécessaire pour permettre à l'enfant de sortir de la relation fusionnelle avec la mère. Si le père est absent, qui aidera l'enfant à effectuer ce travail psychologique ? Qui posera l'interdit de l'inceste ? Qui aidera l'enfant à sortir du complexe d'Œdipe ? Qui lui apprendra à discipliner son agressivité ?

Lorsque la mère, après un divorce, est remariée ou a un nouveau compagnon, elle pense parfois que celui-ci peut remplacer le père. Tony Anatrella affirme que ce n'est pas possible : « Il est fréquent de penser qu'il suffit que la fonction symbolique du père soit exercée par n'importe qui pour suppléer à son absence. Cette hypothèse, qui peut se vérifier au titre de la compensation, ne peut pas cependant être une norme. (...) A trop vouloir souligner la fonction symbolique, on finit par désincarner le père en négligeant l'importance de la présence corporelle. » (73) D'ailleurs la réaction des enfants est significative : ils n'ont qu'un père, et beaucoup cherchent à le retrouver quand ils en ont été séparés.

L'absence ou la mauvaise attitude du père pendant la période œdipienne peut empêcher l'enfant de se construire harmonieusement, ce qui le conduira plus tard à adopter un comportement inadapté qui ne lui permettra pas de parvenir au bonheur. B. Dubois cite cet exemple : « Une femme, âgée de quarante ans, n'avait pas eu droit au regard bienveillant de son père. Elle était persuadée d'être laide et inintéressante. Alors, pour tenter de gagner son affection, elle devint très séductrice. Plus tard, elle se jeta dans les bras du premier venu qui la regardait avec convoitise. Elle avait l'impression d'être « sa princesse d'un soir » et cela lui suffisait. Mais, au cours des années, la dépréciation d'elle-même l'emporta sur le pouvoir de séduction. Sa vie amoureuse devint une suite d'échecs répétés. » (74)

Parfois le père est présent au foyer, mais ne joue pas son rôle à cause de son immaturité. Celle-ci se traduit par deux principaux types d'attitude : le père peut être trop doux, anxieux, parfois captatif – c'est le paternalisme – voire dépressif ; ou bien il peut être agressif, coléreux, et parfois violent. Dans les deux cas l'enfant sera insécurisé et entrera en conflit – au moins intérieur – avec lui.

(73) Tony Anatrella, in *Paternité de Dieu et paternité dans la famille*, p. 15

(74) B. Dubois et D. Desbois, *La libération intérieure*, Presse de la Renaissance 2010, p.210

Les psychologues constatent que la mésentente des parents, leurs exigences excessives ou leur désintérêt pour l'enfant, ont un fort impact sur le travail scolaire des enfants. En voici un exemple : « Jacques, 14 ans, est pubère et très ambivalent à l'égard de son père. Il est enfant unique ; les parents sont constamment à contrôler étroitement son travail. Son père lui reproche de ne pas travailler. (...) Lui, qui n'a fait que des études primaires, veut réaliser son rêve d'études secondaires à travers son enfant. Tous les échecs du fils sont ressentis par le père comme des échecs personnels, comme des manifestations de mauvaise volonté et d'animosité à l'égard des parents. Dès lors, Jacques ressent son travail scolaire comme un aspect de son conflit affectif avec ses parents et surtout avec son père. Ses résultats sont désastreux. (...) On comprend qu'il utilise ses échecs scolaires pour « embêter » son père. » (75)

Dans un cas comme celui-ci, il est important que le père fasse un travail psychologique sur lui-même pour permettre à son fils de devenir lui-même, de mettre en œuvre ses possibilités pour lui-même et non pas pour satisfaire les attentes narcissiques de son père.

L'attitude paternelle peut aussi être colérique, agressive, mais elle cache en réalité une faiblesse et insécurise l'enfant. G. Mauco en donne un exemple : « Jean, 15 ans, est en conflit ouvert avec son père. Ce dernier, magistrat sévère et rigide en apparence, masque une insécurité profonde. Son autorité se manifeste par des éclats, succédant à des périodes de laisser-faire morose. La mère, douce en apparence, est anxieuse, prend constamment le parti de son fils contre le père – mais souvent d'une manière détournée. Ainsi s'est établie une sorte de complicité entre la mère et le fils pour saper le rôle du père. (...) Cela d'autant que le père, insécurisé et faible sous une apparence rigide, n'offre pas à son fils une image valorisante et attrayante. Il éprouve pour Jean des sentiments ambivalents, alternant entre une tendresse possessive et une agressivité rejetante. Jean est en révolte contre son père : l'image essentielle du père lui a manqué, faute d'avoir été admise et affirmée par le couple parental. » (76)

De ce témoignage ressort d'abord la nécessité, pour réussir son couple, d'avoir réglé ses problèmes vis-à-vis de son propre père (et de sa mère, bien sûr), aussi bien pour l'homme que pour la femme ; sinon les difficultés conjugales surgissent, et subsistent jusqu'à ce que ces problèmes antérieurs aient été mis en lumière et surmontés.

En outre le père ne peut assumer sa fonction symbolique de force disciplinante que si son épouse l'accepte et la relaie. « Si la mère se substitue au rôle du père, affirme G. Mauco, toute la relation familiale est perturbée, soit que la mère dévalorise le père comme incapable et prenne sa place ; soit que le père soit absent ou abdique sa fonction ; soit encore que la mère, sous une apparence d'entente avec son mari, n'accepte pas pleinement la virilité de son conjoint. » (77)

Il est certain que tout un courant féministe a encouragé cette attitude, au détriment de la famille et des enfants. Certes ce courant est né en réaction contre l'autoritarisme du mari et du paterfamilias ; mais en rejetant l'excès d'autorité, il a aussi déconsidéré la vraie et nécessaire autorité du père de famille.

(75) Georges Mauco, *Psychanalyse et éducation* p. 135

(77) Ibid. p.48

(76) Ibid. p.49

## Les défaillances par rapport à l'autorité ; la violence paternelle

Parfois l'exercice de l'autorité s'est fait sous la forme d'un pouvoir absolu qui soumettait l'enfant à ses lois de façon tyrannique. Le symbole en est le paterfamilias romain qui avait droit de vie et de mort sur ses enfants. (Ceci ne veut pas dire que tous les pères en abusaient, et certains, comme Caton, se sont montrés de bons éducateurs.) Les châtiments corporels étaient facilement utilisés – qui bene amat, bene castigat (qui aime bien châtie bien) -, et c'est le père qui choisissait le conjoint de ses enfants. (Les auteurs comiques anciens, repris par Molière, le raillaient à ce propos !)

Le terme de paterfamilias a aujourd'hui une connotation particulière : il désigne « un père de famille très autoritaire » (Petit Robert). Celui-ci impose des lois inflexibles, gouverne par la menace, et fait régner chez lui un climat de peur – non de confiance -, de dureté – et non d'amour -. A l'extrême, de tels pères sont des tyrans domestiques.

Même si certains se justifient parfois en s'appuyant sur des passages de la Bible, plutôt de l'Ancien Testament d'ailleurs – par exemple : *Qui aime son fils lui procure le fouet* (Si 30,1) -, ils oublient les deux premiers mots pour ne retenir que les derniers. On peut alors leur opposer cette exhortation de saint Paul : *Parents, n'exaspérez pas vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent* (Col 3,21).

En fait, les attitudes caricaturales de l'autorité paternelle sont souvent dues à des blessures, et toujours à des péchés. Ce que le Père demande en priorité au père, c'est d'aimer ses enfants, de leur faire confiance, de les aider à grandir humainement et chrétiennement. L'autoritarisme est le contraire de l'amour : il est dû à l'orgueil, à la volonté de puissance (qui est une concupiscence résultant du péché originel) ; il écrase l'enfant au lieu de favoriser sa croissance ; il suscite la révolte au lieu de la confiance, et la haine au lieu de l'amour

Ceux qui agissent ainsi ont souvent été eux-mêmes victimes de l'autoritarisme et de la violence de leur père, ce qui explique, mais ne justifie pas leur attitude. Si certains, par réaction, adoptent alors le comportement contraire vis-à-vis de leurs enfants, d'autres, ayant intériorisé le modèle paternel, prennent inconsciemment leur revanche en faisant subir à leurs enfants ce qu'ils ont eux-mêmes subi.

La première forme de **violence** paternelle est **verbale**. Il y a des paroles qui tuent la personnalité des enfants. B.Dubois donne cet exemple d'une fille dont l'identité féminine a été niée, et qui a adopté un comportement mortifère : « Une jeune femme de 32 ans souffrit des paroles de malédiction de son père qui la traitait d'incapable. A sa naissance, celui-ci attendait un garçon, après la venue de trois filles. Il focalisa sur elle sa déception et l'éleva comme un garçon. Il lui disait que, dans la vie, « il faut se battre pour vaincre tous les obstacles ». Elle se battit en effet, et gagna de nombreux combats pour mériter l'amour de son père ; mais, disait-elle, « j'ai perdu la guerre, j'ai fait de moi une prétentieuse qui écrase les autres et se repaît de leur défaite. Aujourd'hui, je vis seule avec mes ambitions qui me poussent vers la mort plutôt que vers la vie ». » (78)

(78) B. Dubois et D. Desbois, *La libération intérieure*, p.209

La violence verbale est souvent accompagnée de **violence physique**. Autrefois, dans certains milieux, notamment à la campagne, on élevait les enfants à la dure et les coups étaient généreusement distribués. Je pense à cette fillette de six ans que son père avait envoyée garder les vaches, à une époque où les clôtures électriques n'existaient pas. En fin de journée, la petite, fatiguée, s'est endormie, si bien que les vaches se sont dispersées et ont fait des dégâts aux cultures. C'est son père qui l'a réveillée ; il lui a alors administré une telle correction qu'elle en a été traumatisée. En rentrant à la maison elle s'est réfugiée sous ses couvertures, mais à son retour, son père a récidivé !

A cette époque, certains sujets étaient tabous. Un jour, une fillette de six ans a découvert la différence sexuelle avec un garçon de son âge. Son père l'a surprise et lui a administré une correction qu'elle n'a pu oublier.

Ne parlons pas des durs travaux des champs – sarclage, binage – qui s'apparentaient souvent, surtout pour les filles, aux travaux forcés !

Parfois la violence paternelle est favorisée et accrue par l'alcoolisme. Michèle, ancienne prostituée, en a souffert dans son enfance. « Mon père était plâtrier, gazé de la guerre 14-18, et de plus tuberculeux. Il était souvent malade et buvait. De plus en plus : la maison devenait chaque jour un vrai pugilat. Combien de fois nous nous sommes retrouvés avec maman en attendant qu'il termine sa crise ! Les cris, les coups, dans le quartier personne ne s'en inquiétait...C'est déjà toute petite que j'ai eu peur des hommes ! Des années de ténèbres... Le père, de plus en plus malade, ne travaillait jamais... Ma mère, hospitalisée à son tour est morte... Je devais avoir 15 ans. Un choc terrible. Dans ma petite tête je me disais : « C'est lui qui l'a tuée, c'est lui... Ce salaud-là... » C'était affreux ! »

Par la suite Michèle est devenue prostituée ; mais, ayant rencontré le Christ grâce à des chrétiens qui l'ont respectée, elle a réussi à se reconstruire, notamment en puisant la force dans les sacrements de réconciliation et de l'Eucharistie. Elle a voulu aider d'autres femmes à s'en sortir avec l'association « le nid ». Elle y a rencontré plus de deux mille femmes et constate : « Aucune n'a connu de famille stable où l'on s'aime. Aucune n'a connu un père digne de ce nom : ou il buvait, ou il était parti, ou, s'il était physiquement là, il était inexistant comme père. » (79)

Enfant, Michèle a subi les violences « ordinaires » d'un père alcoolique. Parfois cette violence atteint un paroxysme révoltant. Tim Guénard en témoigne : « Mon père buvait beaucoup, et lorsqu'il avait bu il ne savait plus ce qu'il faisait. Il cognait. Le week-end, il m'enfermait des heures dans la cave. (...) Un voisin, alerté par les cris, a fini par le dénoncer. Une assistante sociale est venue me voir en cachette pendant qu'il travaillait, et m'a fait raconter ce que je subissais. Le soir, mon père a su qu'il y avait eu une enquête parce qu'il me battait. Il a voulu me faire parler, savoir ce que j'avais dit. Il a tapé plus que d'habitude. Le manche de bois qu'il avait à la main m'a broyé les jambes et la tête. Fou furieux, il m'a jeté dans l'escalier de la cave. J'ai perdu connaissance quelques instants. Au réveil, la violence a repris : nez et mâchoire cassés, oreille explosée. C'était le jour de mon anniversaire : je venais d'avoir cinq ans. » (80)

(79) Michèle, in *Panorama aujourd'hui* juillet 76 p.18

(80) Tim Guénard (auteur de *Plus fort que la haine*) in *Panorama*, avril 2001 p.24

Avec les abus rituels sataniques on gravit encore un degré dans l'horreur : des pères pratiquent alors les pires violences sadiques à l'encontre de leurs propres enfants !

Ces témoignages sont-ils exceptionnels ? On le souhaiterait. Hélas, de par le monde, ce sont des millions d'enfants qui sont victimes de violences allant parfois jusqu'à la torture de la part de leur propre père. Selon le BICE (Bureau international catholique de l'enfance), 155 000 enfants de moins de 15 ans meurent de maltraitance chaque année dans le monde ! (82)

Les dégâts de ces sévices sont terribles chez les enfants qui y survivent. Ils ne savent plus ce qu'est l'amour, et connaissent la haine. Tim Guénard le reconnaît dans la suite de son témoignage : « Ma seule raison de vivre était de tuer mon père. Je ne pensais qu'à une chose : me venger. » Les enfants martyrisés perdent toute confiance en l'homme : Michèle, devenue prostituée, s'en prenait à ceux qui profitaient d'elle : « Plus j'allais, plus je m'enfonçais, plus grandissait en moi le désir de vengeance. Les hommes : tous des salauds ! » Jusqu'au jour où elle a rencontré des hommes différents parce que chrétiens, et, grâce à eux, le Christ, l'homme parfait, qui l'a sauvée.

Le traumatisme subi provoque des dégâts psychologiques qui perdurent, et que l'on peut traîner toute sa vie si on ne se libère pas de cette emprise intériorisée du père violent. S. Pacot l'affirme : « Beaucoup ont connu une autorité abusive, tyrannique, légaliste, exercée hors de son véritable sens, et obéissent de façon infantile, dans la révolte ou la colère. Il arrive fréquemment de vivre encore à l'âge adulte dans la peur du pouvoir de l'autre sur soi, dans la menace de l'asservissement, dans la crainte d'affronter un conflit, dans la peur des représailles. Le moindre acte de liberté apparaît comme une désobéissance et il n'est pas rare de transposer cette crainte dans la relation à Dieu. » (83)

Il s'agit ici non pas de la crainte de Dieu, fruit d'un don du Saint-Esprit, qui est le commencement de la sagesse (cf. Si 1,11-14) ; mais de la peur chez l'être blessé par le péché, qui redoute un Dieu vengeur, comme Adam et Eve après leur faute originelle (cf. Gn 3,10).

Cette crainte est suscitée par Satan, qui après avoir dénaturé et perverti l'image de Dieu, cherche à détourner l'homme du Père et à l'aliéner. Les violences d'un père sur son enfant – qu'il a inspirées – sont pour lui un moment idéal pour intervenir, et souvent, à l'occasion d'un tel traumatisme, l'enfant se révolte contre le Père du Ciel, et, à son insu, peut ouvrir la porte à une infestation maligne. (84)

### **Les défaillances dans la transmission des valeurs**

Pour que le père soit crédible quand il cherche à transmettre des valeurs à ses enfants, il est préférable qu'il les vive. Evidemment, un père violent peut difficilement permettre à ses enfants de découvrir les valeurs essentielles de confiance, d'amour, de douceur, de paix, de respect...

(82) Lettre du BICE du 30 septembre 2010

(83) S. Pacot, *L'évangélisation des profondeurs* p.106

(84) F. MacNutt, *ibid.* p.94sq.

De même un père qui vit de façon individualiste, égoïste, ne pensant qu'à son travail et à ses loisirs, ne peut conduire ses enfants à la solidarité et au partage. En fait beaucoup de pères, même parmi ceux qui se disent chrétiens, sont terriblement imprégnés par les contre-valeurs de notre société consumériste et hédoniste, si bien qu'il leur est difficile de transmettre à leurs enfants les valeurs découlant de la Loi nouvelle évangélique, avec toute sa radicalité.

La révolte de mai 1968 a provoqué des dégâts considérables. L'un de ses slogans n'était-il pas : « Il est interdit d'interdire » ? T. Anatrella déplore que, par la suite, les adultes – la famille, l'école et la société – aient renoncé à leur mission éducative. « On est arrivé à la conclusion qu'il est inutile de transmettre le savoir, des valeurs, des modèles... que tout cela est inné. Que l'adulte, en tant qu'autorité, est inutile et même nuisible. « Il ne faut rien imposer aux enfants » ; « il ne faut pas les empêcher de faire ce qu'ils veulent, cela va les névroser » ; « il ne veut pas aller au catéchisme, à la messe... Il ira plus tard, quand il voudra ». A force de reporter à plus tard, on a fini par avoir un adolescent, pour ne pas dire un adulte, qui n'a été au contact d'aucune réalité, d'aucune exigence, d'aucune structure. » (85)

Le cardinal Danneels constate les conséquences de ce laisser-faire. « L'absence de norme a pour conséquence que le foyer – et l'ensemble de la société – se désagrège : elle entraîne confusion et chaos. Sans loi paternelle, l'enfant retourne à l'état d'indifférenciation du sein maternel ; ses notions du temps et de la patience, sa perception de l'autre s'obscurcissent. Dans les foyers sans pilote, toute joie est souvent absente ; il n'y a d'ailleurs plus d'esprit de famille ; il y fait froid et l'on s'y sent seul. Le foyer n'est plus qu'un hôtel et un restaurant. » (86)

Comme, dans notre société post-soixante-huitarde, la soi-disant « libération » sexuelle est promue, en particulier par les médias, et que la recherche du plaisir est un mot d'ordre généralisé, « quand en famille le non paternel fait défaut, ajoute le cardinal, l'enfant perd le plus souvent la notion indispensable de limite ; s'il n'y a plus de non, tout est permis : dépendance vis-à-vis de la drogue, boulimie ou anorexie, déviations sexuelles diverses... » (87)

Parfois c'est le père lui-même qui donne le mauvais exemple. Une jeune fille, qui n'avait pas connu son père et qui l'avait idéalisé, a souhaité le connaître lorsqu'elle est devenue adulte. Déjà le premier contact l'a déçue ; mais ensuite ce fut l'horreur. Elle en témoigne : « La réalité s'est faite bien plus brutale et destructrice le jour où il m'a entraînée dans un bar fréquenté par des prostituées, m'a quittée pour aller passer un moment avec l'une d'elles, et m'a invitée, de mon côté, à satisfaire mes désirs comme je l'entendais. Venant de mon père, cet entraînement à la débauche a provoqué chez moi un immense désordre sexuel. » (88)

Cette attitude scandaleuse est dénoncée par Jésus (cf. Mt 18,6) et par l'Eglise : « Le scandale est l'attitude ou le comportement qui portent autrui à faire le mal. Celui qui scandalise se fait le tentateur de son prochain. Il porte atteinte à la vertu et à la droiture. Il peut entraîner son frère dans la mort spirituelle. (...) Le scandale revêt une gravité particulière en vertu de l'autorité de ceux qui le causent ou de la faiblesse de ceux qui le subissent. » (89) Le CEC dénonce aussi toutes les addictions comme l'alcool et la drogue. (90)

(85) T. Anatrella, in *Gros plan sur l'adolescence*, p.38

(86) Cardinal G. Danneels, *Le Père*, p.39

(87) Ibid. p.11

(88) B. Dubois, *Guérir en famille*, p.222

(89) CEC 2284 – 2285

(90) CEC 2290 – 2291

Sans tomber dans ces excès, beaucoup de pères se laissent imprégner par les contre-valeurs abondamment promues par les émissions, films et feuilletons (comme « Plus belle la vie » !). Le Père Bandelier le déplore : « La pollution érotique et pornographique de notre environnement est omniprésente ». (91) Au journal télévisé, les journalistes présentent comme des « progrès » les recherches sur l'embryon, la pilule du lendemain (qui provoque un avortement), la prolongation du délai autorisé pour se faire avorter, le « mariage » entre homosexuels autorisé dans certains pays, etc... A l'inverse, les propos de Benoît XVI rappelant le point de vue catholique sur ces questions suscite une virulente opposition, et l'on tire sur lui à boulets rouges. Jean-Paul II était plus épargné ; pourtant l'enseignement de ces deux Papes, enraciné dans la Parole de Dieu, est exactement le même.

Pour adhérer aux valeurs chrétiennes sur le mariage, la famille et la sexualité, les pères (et mères) d'aujourd'hui ont vraiment besoin de raviver en eux les dons du Saint-Esprit : le don de science pour qu'ils comprennent ces valeurs, le don de sagesse pour qu'ils les vivent, et le don de force pour qu'ils osent en témoigner auprès de leurs enfants et adolescents, au risque d'être *persécutés pour la justice* (Mt 5,10).

### **Les défaillances par rapport à la formation spirituelle**

A la messe, le dimanche, combien voit-on de pères de famille avec leur épouse et leurs enfants ? Dans certaines paroisses on peut les compter sur les doigts d'une main. Et aux réunions organisées pour les parents d'enfants catéchisés ? C'est la même chose. Il serait intéressant de faire un sondage auprès des pères chrétiens pour savoir combien d'entre eux parlent du Père à leurs enfants, leur lisent l'Évangile, prient avec eux, bénissent les repas, etc... Aujourd'hui la formation spirituelle des enfants est malheureusement délaissée par la majorité des pères chrétiens. En regard de la responsabilité que le Père leur a confiée, c'est un péché par omission.

Les conséquences sur les jeunes en sont désastreuses. « Comment se récupèrent les enfants lorsqu'il y a une défaillance de l'éducation religieuse ? demande T. Anatrella. Regardez les clubs de spiritisme, de sorcellerie, de jeux de rôles qui se développent ici et là. La religiosité sauvage est en pleine expansion. » (92) Que l'on pense aussi aux groupes de rock satanique qui sont légion !

Par opposition au catholicisme, d'autres religions, même en France, s'affichent de façon plus affirmée, voire agressive. D'où le développement du dialogue interreligieux pour une meilleure compréhension entre religions et la recherche de points d'entente : défense de la vie, de la paix, de la justice, de la tolérance, etc. C'est excellent ; mais la manière dont est faite la présentation des religions dans les familles et les établissements scolaires présente, selon T. Anatrella, un autre péril, « parce que les adultes sont neutres, et que la neutralité laisse entendre que rien n'a d'importance, que tout se vaut. Cette neutralité est profondément insécurisante, angoissante, pour des esprits sans aucune référence. Les jeunes iront donc chercher leur référence ailleurs, en choisissant la plus simple et la plus rassurante. D'où l'explosion des sectes. » (93)

(91) in *Famille chrétienne* n° 1714 du 20 novembre 2010  
sur l'adolescence, p. 53

(93) Ibid. p. 53

(92) Tony Anatrella, in *Gros plan*

Il y a un demi-siècle, même si l'éducation religieuse n'était pas parfaite, au moins elle donnait aux enfants des repères à partir desquels, devenus adultes, ils pouvaient choisir d'assumer la foi de leur baptême. Aujourd'hui très peu de jeunes sont catéchisés, si bien qu'ils n'entendent plus parler de Dieu, et l'Eglise est présentée par les médias comme une institution rétrograde et déphasée par rapport au monde « moderne ».

Or, écrit Benoît XVI aux jeunes, « comme l'apôtre Paul l'écrivait aux chrétiens de la ville de Colosse, il est vital d'avoir des racines, des fondements solides ! Et cela est particulièrement vrai aujourd'hui, quand beaucoup de jeunes n'ont pas de repères stables pour construire leur vie, ce qui engendre en eux une grande insécurité. Le relativisme ambiant, qui consiste à dire que tout se vaut et qu'il n'y a aucune vérité ni aucun repère absolu, engendre non pas la vraie liberté mais instabilité, déception, conformisme aux modes du moment. Vous, les jeunes, vous avez le droit de recevoir des générations qui vous précèdent des repères clairs pour faire vos choix et construire votre vie, comme une jeune plante a besoin d'un tuteur, durant le temps nécessaire pour pousser des racines, pour devenir un arbre solide, capable de donner du fruit. »

Le Saint Père invite les jeunes à être « *enracinés et fondés dans le Christ, affermis dans la foi* » (Col 2,7). Et il les exhorte : « Ouvrez et cultivez un dialogue personnel avec Jésus-Christ, dans la foi. Connaissez-le par la lecture des Evangiles et du CEC. Entrez dans un dialogue avec lui par la prière, donnez-lui votre confiance : il ne la trahira jamais. » (94)

Ces conseils sont tout aussi valables pour leurs pères. Si ceux-ci n'ont pas reçu de repères clairs pour étayer leur foi et pour la transmettre à leurs enfants, ou s'ils les ont oubliés, qu'ils cherchent à mieux connaître Jésus, le Père et l'Esprit Saint, par la méditation de la Bible et la lecture d'ouvrages comme le catéchisme de l'Eglise catholique !

Celui-ci, selon Mgr Fisichella, président du Conseil pontifical pour la nouvelle évangélisation, est « l'un des fruits majeurs de la ligne conciliaire, car il rassemble harmonieusement tout le patrimoine dogmatique et constitue le meilleur instrument de diffusion de la foi de toujours face aux évolutions et aux nouvelles interrogations des croyants et du monde. » (95)

Le CEC, et les autres documents de base comme l'exhortation apostolique de saint Jean-Paul II sur la famille chrétienne, pourraient servir d'instruments pour une « école des parents », et notamment des pères, pour que ceux-ci puissent bien remplir, auprès de leurs enfants, leur ministère évangélisteur.

(94) Benoît XVI, *Message aux jeunes pour les J.M.J. de Madrid* du 3 septembre 2010  
(95) Mgr Fisichella, *Déclaration* à Rome le 12 octobre 2010

## Ch. VII : LE PÈRE FAIT MISÉRICORDE ET PARDONNE

### Les défaillances des pères

Pour un père qui vit la miséricorde et le pardon comme le Père des cieux, combien n'y arrivent pas ? Les uns pèchent par excès, comme ce fut majoritairement le cas avant mai 1968, les autres par défaut, ce qui est plutôt la tendance aujourd'hui.

#### **La justice sans la miséricorde**

Avant mai 68, et avant le concile de Vatican II, la religion était vécue surtout comme une morale, et l'attitude paternelle était plutôt légaliste. Au catéchisme, on apprenait les commandements de Dieu et de l'Eglise, et on les respectait tant bien que mal par peur d'un Dieu juge qui pouvait, à leur mort, jeter les contrevenants et les rebelles en enfer.

La miséricorde du Père avait été pratiquement oubliée. La vie était dure et l'on ne faisait pas beaucoup de sentiment. La loi, dans toutes ses dimensions, était la loi, et il fallait la respecter, même si on n'en comprenait pas le fondement.

Du coup l'éducation était une sorte de dressage ; la faute entraînait une punition : privation de dessert, mise au coin (ou dans le débarras), fessée ou coups de martinet... Dans les cas extrêmes, le père pouvait avoir une attitude intransigeante, rigide, distribuant les punitions de façon draconienne sans tenir compte des circonstances atténuantes. Deux enfants s'étaient-ils disputés ? Une « bonne » claque à tous deux, et chacun dans sa chambre, sans discussion.

La correction était souvent accompagnée de mots acerbes : « Tu es un vaurien ! » « On ne fera jamais rien de toi ! » « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un enfant comme toi ? » Ces paroles dépréciatives étaient enregistrées comme autant de paroles de malédiction, dont le venin agit toujours des années, des décennies plus tard.

Parfois l'enfant était sommé de demander pardon. Il le faisait souvent hypocritement, par peur, mais sans vrai repentir. Parfois on n'attendait même pas qu'il le fasse, car la punition satisfaisait la justice paternelle et on n'allait pas plus loin. Mais ensuite on ne manquait pas de rappeler à l'enfant ses fautes ou manquements passés, parfois longtemps après.

Le père qui se comportait ainsi avait sans doute reçu le même type d'éducation et, s'étant identifié à un modèle autoritaire – dont il pouvait même vanter les mérites – , il reproduisait ce qu'il avait connu. D'une certaine manière il n'en était pas totalement responsable.

Mais cette attitude reposait souvent sur un fond d'orgueil : le père se considérait comme le chef chez lui, et, inconsciemment, se mettait à la place du Père. Il ne lui venait pas à l'idée qu'il était un serviteur de Dieu insolvable qui avait besoin de miséricorde, ni qu'il était limité et plus ou moins blessé affectivement. Il exerçait son pouvoir avec rigueur, parfois même avec violence.

S'il ne supportait pas l'imperfection, il se montrait exigeant avec ses enfants, ne tolérant pas leurs écarts et, en cas de transgression, les accablant sous le poids de sa colère.

Ce comportement était très nuisible quant à l'image du Père qui était ainsi transmise aux enfants. Ceux-ci voyaient Dieu comme un juge sévère, prêt à les « coincer » et à les punir. En témoigne l'expression mille fois entendue : « C'est bien fait pour toi, le bon Dieu t'a puni ! » Il n'est pas étonnant que beaucoup de ceux qui avaient cette image de Dieu se soient par la suite détournés de ce père fouettard ! Il leur reste à découvrir le vrai visage du Père : Dieu juste, certes, mais surtout *Dieu riche en miséricorde* (Ep 2,4), qui remet toute sa dette, aussi énorme soit-elle, au pécheur qui revient à lui avec confiance et amour.

### **La miséricorde sans la justice**

Le Concile de Vatican II s'est employé à redonner une image juste de Dieu ; mais beaucoup de chrétiens, tout heureux de redécouvrir sa miséricorde, ont oublié sa justice. Ils ont été en cela très marqués par la vague de fond de mai 1968, préparée par les philosophes des lumières et par les maîtres du soupçon de la fin du XIXème siècle.

C'est à juste titre que l'on a dénoncé l'autoritarisme du paterfamilias. Mais tout un courant libertaire a imprégné les esprits. On a eu raison de prôner la liberté de chacun, mais on a souvent confondu celle-ci avec l'anarchie. Les pères, bien intentionnés, ont renoncé à exercer toute autorité pour ne pas brider ou traumatiser leurs enfants, si bien que ceux-ci sont devenus des enfants-rois, et, quelques décennies plus tard, des enfants-tyrans. On en voyait des exemples significatifs dans l'émission « Super Nanny » !

Les pères « modernes », devenus des papas-copains, ont adopté une attitude plus maternelle, plus protectrice, et n'ont plus su exercer leur responsabilité de poseurs de limites, de transmetteurs de valeurs.

Attitude miséricordieuse ? En un sens oui, car une plus grande attention est maintenant accordée à l'enfant en tant que personne. Mais plutôt attitude laxiste, car la justice n'est pas respectée. Puisque la loi est devenue très floue – elle tend à s'adapter aux exigences des individus, et non l'inverse -, puisque le père ne l'énonce plus clairement, l'enfant fait ce qu'il veut et n'a plus conscience de transgresser des interdits. Dès lors il ne lui vient même pas à l'idée qu'il doive en demander pardon.

En outre le père « moderne », n'ayant pas acquis de repères clairs, imprégné de l'esprit du monde, conditionné par les médias, en arrive à accepter, voire à justifier des comportements autrefois jugés inacceptables. Il est souvent dans le déni, et donne peut-être lui-même le mauvais exemple. Ou bien il excuse les bêtises de son enfant : si celui-ci fume à dix ans, et goûte au haschich à treize ans, c'est parce que les grands l'y ont entraîné !

D'ailleurs, entendait-on de la bouche d'hommes politiques ou d'artistes à une certaine période, le haschich est une drogue douce et inoffensive dont il faudrait légaliser l'usage... Dès lors, beaucoup de pères fermaient les yeux sur certains comportements de leurs ados.

Cette attitude est accentuée chez les pères qui ont souffert de graves carences affectives dans leur prime enfance. Ayant vécu le rejet, l'abandon, la sévérité de leur mère, ils ont besoin de l'affection de leur enfant et craignent de la perdre s'ils se montrent trop exigeants envers lui. En outre, s'ils n'ont pas connu la juste fermeté d'un père, parce que celui-ci était absent ou inexistant, ils ne savent pas où se trouvent les limites, et ne peuvent donc pas les imposer à leurs enfants.

Ce comportement démissionnaire induit aussi à une fausse image du Père. Celui-ci est imaginé comme un papa-gâteau qui laisse ses enfants faire ce qu'ils veulent ; et l'on chante en chœur : « Nous irons tous au paradis », comme si, au moment de leur mort, le bon père et celui qui a violenté ses enfants, le père juste et celui qui a commis l'inceste sur sa (ses) fille(s), le père fidèle et celui qui a abandonné ses enfants devaient être traités de la même manière et admis immédiatement à partager la même béatitude éternelle ! Certes, pour le pécheur qui se repent ici-bas, la miséricorde du Père est infinie. Mais, à notre mort, lorsque nous paraîtrons devant lui, nous serons jugés selon nos actes et sur la qualité de notre amour (cf. Mt 25,31-46). Chez Dieu, *amour et vérité se rencontrent* (Ps 85 (84),11). La miséricorde est première, mais elle implique la justice.

\*\*\*

Ce rapide survol des défaillances paternelles suggère que beaucoup de pères ignorent ce que sont la vraie miséricorde et le vrai pardon. Il importe donc qu'ils prennent conscience de cette lacune, et effectuent une double démarche. Sur le plan psychologique, qu'ils tâchent de comprendre ce qui les empêche de vivre vraiment la miséricorde et le pardon, afin d'y parvenir mieux et davantage. Sur le plan spirituel, qu'ils demandent pardon à Dieu et à leurs enfants de n'avoir pas su les vivre, alors qu'ils ont reçu, par la grâce du sacrement de mariage pour certains, un ministère qui les configure au Père *riche en miséricorde* (Ep 2,4). En retour, celui-ci leur donnera la grâce de lui ressembler davantage, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux aussi des *pères parfaits* (Mt 5,48).

## **Conclusion**

Ce parcours, même rapide, des défaillances des pères serait décourageant si aucune perspective d'amélioration n'existait. Heureusement des possibilités existent pour améliorer les choses. Sur le plan psychologique, les psychologues et psychiatres peuvent aider grandement les pères défaillants, ainsi que leurs enfants qui sont inévitablement marqués par leurs défaillances. Sur le plan spirituel aussi des remèdes existent, notamment à travers le pardon, reçu de Dieu, et donné au père offensé, et à travers la démarche de guérison ou de libération intérieure. J'ai développé ceci dans le document : *Pour les pères offenseurs et pour leurs victimes, Chemin de guérison intérieure*, document qui reprend toutes les parties de mon livre consacrées à ce sujet (sur mon site à l'onglet RESTAURATION INTÉRIEURE).